



SEMINAIRE
ANTHROPOLOGIQUE

La santé de la femme et de l'enfant

Karnataka (Inde)
14 au 27 octobre 2007

Organisation : Patrick Ouvrard

Notes : Luc Beaumadier



Une porte du Devaraja Market à Mysore

Bangalore

A l'aéroport, le 15 octobre 2007

Nous débarquons la nuit, après une dizaine d'heures d'un voyage agrémenté d'échanges avec les hôtesses d'Air France qui nous parlent de leur travail, du fait qu'à Bangalore on peut redécoller en pleine nuit deux heures après l'arrivée de l'avion contrairement à la France. Elles nous rassurent cependant en nous disant qu'elles vont se reposer ici jusqu'à demain, l'avion repartira avec un autre équipage. Elles nous demandent aussi les raisons de notre séjour en Inde.

Cet aéroport est un bâtiment de style banal, années soixante peut-être, en béton à la couleur moisie, une odeur d'humidité tropicale flotte. Contrôles de police et douane rapides et courtois. Puis nous voilà dehors. Au milieu de la foule s'avance lentement tiré par un petit tracteur rouge un grand chariot chargé de dizaines de cartons d'ordinateurs Dell.

Nous sommes dans la ville de

l'informatique indienne.

Maurice et Dev nous accueillent, et nous montons dans un petit bus bleu et blanc, qui nous conduira partout lors de ce voyage. Il est immatriculé à Pondichéry, de marque Swaraj Mazda de Chanakya Travels, piloté par Joseph. La cabine de conduite est fermée, le conducteur est isolé des passagers, sauf par une petite fenêtre et une porte opaque, cette cloison n'est pas d'origine.

Nos moyens de transports se complètent d'une Toyota Innova de 7 places nettement plus confortable (mais moins conviviale ?), sur la galerie de son toit on lit : « Classique », en notre honneur ? Cette voiture est conduite par John. Les deux chauffeurs sont en tenue blanche impeccable, qu'ils garderont dans cet état tout au long de notre séjour. Pour l'instant, ils nous conduisent à l'hôtel Park Residency.

Bangalore, lundi 15 octobre en matinée : rencontre au Ministère.

En fait au département de la femme et de l'enfant de l'Etat du Karnataka, avec la Ministre responsable et quelques personnes de son équipe.



La ministre
et Dev

L'intérieur des locaux est assez vétuste, avec des installations de fils électriques ou téléphoniques à la géométrie peu académique.

L'accueil est sympathique dans une grande salle, avec thé, petits gâteaux, et projection d'un diaporama.

Ce département a été créé en 1975, lors de l'année de la femme. Il gère 3 niveaux : le niveau de l'Etat du Karnataka (60 millions d'habitants), le niveau du district, le niveau du Taluk (environ 200.000 personnes) incluant plusieurs villages.

Il y a des programmes pour les femmes, pour les enfants, pour la protection sociale (social defence).

Au Karnataka, les statistiques concernant les enfants (santé et éducation principalement) sont un peu meilleures que la moyenne nationale indienne.

Les femmes.

Il y a des programmes pour le développement des femmes :

- micro-crédit
- numéro téléphonique d'appel à l'aide pour les femmes et les enfants, dans le but de les protéger
- numéro téléphonique d'appel à l'aide pour les personnes âgées
- création d'internats éducatifs pour les filles (séjours de 2 ans)
- programmes d'éradication des pratiques sociales traditionnelles (dot)
- prix pour les actes de femmes remarquables
- aide financière aux étudiantes en droit de condition modeste
- aide aux études professionnelles courtes (filles)
- hébergement des femmes en danger.

Sont allouées au développement des femmes 33% des dépenses. Un travail d'éducation à l'allaitement avant 6 mois est conduit, 90 % le suivent. 1 à 2 % des femmes enceintes sont positives pour le VIH, mais tout n'est pas enregistré.

Un problème mal résolu : celui des veuves.

Les enfants.

La malnutrition est importante au Karnataka, avec 70 % d'anémies (enfants de moins de 35 mois), la couverture vaccinale est de 60 %, il y a 67% d'enfants alphabétisés (76 % des garçons et 57 % des filles).

L'école est obligatoire jusque 14 ans, mais ce n'est pas toujours respecté, il y a beaucoup de mesures incitatives pour les filles, il y a un numéro de téléphone gratuit depuis 2 ans pour dénoncer les gens qui font travailler des enfants de moins de 14 ans, c'est efficace, le nombre d'enfants qui travaillent a fortement diminué depuis.

Il y a des programmes de supplémentation en vitamine A, carence favorisée par le régime végétarien, ça favorise également l'anémie, on supplémente aussi en fer et iode.

Il y a des programmes de supplémentation nutritionnelle (calorique et protidique).

On promeut une production agricole à haute qualité nutritive, et aussi l'auto-production dans les jardins. De façon intégrée avec l'agriculture, on promeut une production alimentaire industrielle de qualité basée sur les aliments traditionnels de l'Inde. On développe l'accès à l'eau potable.

On fait des campagnes d'information médiatique sur la qualité nutritionnelle.

Le but est que tous les acteurs proposent de la qualité. En effet donner aux gens des allocations pour mieux se nourrir est inutile si les produits sont de mauvaise qualité.

On a mis en place de l'éducation pré-scolaire (de 3 à 6 ans).

On accorde des aides financières pour permettre aux adolescentes de continuer leur scolarité.

On construit des crèches pour les enfants dont les mères travaillent.

La protection sociale.

Il y a des maisons d'hébergement pour les hommes de 18 à 21 ans en situation précaire ou en rupture familiale, et pour les femmes de 18 ans jusqu'à leur réhabilitation.

Le budget vient pour partie du gouvernement national, qui complète la dotation si le gouvernement local alloue un budget.

Bangalore, vers le marché et l'hôpital Victoria, l'après-midi du 15 octobre

La pollution est visible, la fumée bleu-gris des moteurs flotte au-dessus des rues. Cette circulation dense, bruyante, rapide dans des rues étroites, rend dangereuse la traversée de ces rues.

Les rickshaws à moteurs jaunes et noirs (took-took) circulent en tous sens, sortes de scooter à 3 roues avec une banquette arrière recouverte d'une capote, protection minimale en cas de pluie, et en cas d'accident ? Les chauffeurs sont habillés en marron, pas de taxis « voitures » visibles.

Roulent aussi des voitures particulières, petites Tata et petites japonaises, les grosses voitures sont rares, les Ambassador sont souvent des voitures officielles.

On observe aussi énormément de gros autobus souvent bondés, avec aux arrêts des aubettes bien plus longues que chez nous, et quelques gares routières en ville.

Enfin on voit beaucoup de gens à moto : 2 ou 3 personnes sur une moto n'a rien d'exceptionnel, le port du casque est marginal.

De nombreux rapaces survolent la ville, très nombreux même à certains moments, ils ressemblent à de petits aigles.

Les jardins de l'hôpital Victoria sont plantés de très grands et très beaux arbres couverts de larges fleurs jaunes ou orange.

Des gens mangent assis en plein après-midi dans les allées des jardins de l'hôpital Victoria. Un gamin chasse les chiens errants, qui ont flairé la nourriture ?

Ces chiens dont le pelage va du jaune au marron, qui semblent tous cousins se rencontrent partout en Inde.

Dans l'enceinte de l'hôpital au détour d'une allée nous passons devant une camionnette aménagée

en comptoir de vente de nourriture un peu à la manière de nos frateries ambulantes. Après cette promenade dans les allées de l'hôpital, retour en ville.

Le marché est à proximité de l'hôpital. Nous franchissons un large carrefour très fréquenté par un passage souterrain à plusieurs directions, il permet heureusement de traverser sans risques, il est noir de monde.

Des vaches sont au milieu de la rue, entre les voitures, les bus, les rickshaws, et les charrettes à traction animale (1 ou 2 zébus habituellement).

Près du marché nous avons vu à même le trottoir des marchands de chaussures, avec des

dizaines de paires posées à même le sol en attente d'un client.

Des clôtures séparent la chaussée des trottoirs, pour éviter que les vaches ne viennent importuner les marchands, ou pour éviter les « rencontres » entre véhicules et piétons, ou encore pour ne nous laisser traverser que par le souterrain ?

Un petit temple hindou est bâti entre 2 boutiques. Dans une petite boutique de bord de rue, j'ai vu deux jeunes garçons, l'un sur les genoux de l'autre, qui se tenaient avec tendresse. On nous a expliqué que l'expression de l'amitié entre garçons était fréquente, sans que ce soit de l'homosexualité.



Près du Marché à Bangalore

Mysore

En route vers Mysore, le 16 octobre

Le matin, coup d'oeil à la fenêtre.

Un homme se lave et se rase dans la cour en bas de notre hôtel, un petit écureuil rayé court sur le mur de l'immeuble voisin. Il me semble que quelqu'un a dormi sur le toit en terrasse de cet immeuble.

Départ en matinée par la highway (autoroute) Bangalore-Mysore.

La sortie de ville est interminable, par des avenues étroites et encombrées qui n'ont manifestement pas été prévues pour le développement récent de Bangalore devenue la ville de l'informatique indienne. Nous croisons quelques immeubles très modernes dans un quartier semblable à un quartier d'affaires nord-américain, quel contraste au milieu du reste des constructions beaucoup moins high-tech de cette ville.

Sur cette autoroute, nous freinons régulièrement à hauteur de chicanes installées par la police, faites de demi-barrières jaunes, pour ralentir le trafic, et donc pour faciliter leurs contrôles ?

Tous les types de véhicules empruntent cette highway, y compris des moutons avec leur berger. Mais avec une nette prédominance pour les autobus et les camions, peu de voitures particulières.

Le paysage est plat, avec de temps à autre le relief de la cheminée d'une briqueterie.

Pause

Nous prenons une pause à hauteur d'une sucrerie de canne que nous visitons. Dans l'atmosphère flotte l'odeur acide caractéristique de cette industrie. Je connais cette odeur puisque les sucreries sont fréquentes en Flandre

ou en Picardie.

Une broyeuse à main écrase les cannes, le jus transparent est déposé dans une grande marmite chauffée, un homme enfourne en permanence des restes de cannes dans le feu en dessous, il sue beaucoup. Un autre agite avec une sorte de grande louche le jus en train de se concentrer.

Puis le sucre est déposé dans les moules, il en sort des sortes de cônes tronqués de sucre roux.

A côté du bâtiment ancien, est garée une charrette multicolore qui transporte les cannes. Devant le bâtiment j'observe d'un côté de gros paquets de cannes fraîches, de l'autre les restes des cannes broyées qui fermentent au soleil en dégageant l'odeur âcre et acide qui permet de repérer de loin la présence des sucreries.

En fait cette sucrerie utilise un matériel rudimentaire, elle emploie beaucoup de main d'oeuvre, quasiment tout le travail s'accomplit à la main.

Lors de notre voyage, nous verrons plusieurs fois comme ici sur cette sucrerie un grand pantin de la taille d'un homme fait d'un costume rempli de végétation séchée, accroché en haut d'un mur, avec à côté un masque représentant un visage souriant ou grimaçant, je ne sais pas bien. Notre chauffeur John explique que c'est pour éloigner le mauvais sort.

Il y a beaucoup d'agriculture le long du trajet, des champs de cannes à sucre et des rizières.

A environ mi-distance des 2 villes, l'autoroute traverse une zone de collines rocheuses, l'une d'elle est transformée en carrière.

A l'hôtel et en ville

Notre arrivée à l'hôtel Dasaprakash Paradise a lieu à la mi-journée. Un repas traditionnel servi sur des feuilles de bananiers nous attend.

Les tables sont disposées en U dans une grande salle. C'est une symphonie de couleurs, le vert de la feuille de bananiers, le jaune du maïs, le blanc du riz, le rouge du piment, les rouge et jaune du poivron, les diverses nuances de brun des sauces, et le vert d'autres légumes. Les serveurs sont tous en pantalon gris foncé et chemise jaune paille portée au-dessus du pantalon.

C'est aussi toute une gamme de goûts, plutôt pimentés. Les palais de ceux qui aiment les piments seront à la fête, quant à l'estomac des autres ?



L'après-midi nous descendons en ville. Après une dizaine de minutes dans notre bus, nous arrivons au marché : le Devaraja Market. C'est un très long et très large bâtiment bien ouvragé et de couleur claire. Pas un mètre-carré inoccupé, avec des boutiques même sur la place devant l'entrée principale du marché, ou le long de l'avenue qui le borde. On voit aussi beaucoup de commerces (emporiums) de l'autre côté de l'avenue. Pour gagner l'intérieur du marché lui-même, il faut slalomer aux portes pour passer entre de gros piliers de métal (pour empêcher

les vaches d'entrer ?). Ce marché est une mosaïque incroyable de fleurs, de fruits, de couleurs.

Après une dégustation de fruits, nous prenons un rickshaw pour aller visiter le musée ferroviaire à voie métrique. J'y observe plusieurs locomotives à vapeur, une voiture Austin des années trente convertie en draineuse, des voitures de voyageurs très spartiates à sièges en bois et ventilateurs au plafond, quelques wagons techniques (comme une grue), et le train blanc de luxe 1900 du Maharadjah de Mysore avec une grande chambre à coucher, une salle de bains, une cuisine, et les cabines des domestiques.

En sortant de ce musée, nous avons essayé sans succès de trouver le chemin de l'actuelle gare dont nous apercevions l'arrière au fond du musée. En fait nous avons trouvé un rickshaw et son chauffeur. Mais il ne sait pas où est notre hôtel ! Il hésite, on se dit qu'il va falloir y aller à pied, puis il finit par demander au gardien du bâtiment en face du musée (l'Institut d'Agronomie).

Il ne faut pas s'effrayer de la conduite sur ces avenues, assez larges, encombrées de véhicules tous différents, camion, vélo, moto, auto, autobus, chars à boeuf. Il pratique le dépassement périlleux parfois en troisième position avec véhicule qui arrive face. Impressionnant ce retour en rickshaw, frissons garantis.

A l'hôtel l'eau chaude est seulement disponible entre 6h et 10h matin et soir, à cause de restrictions d'électricité.

C'est un très bel hôtel de grand confort, sur la hauteur de la ville, les petits moteurs des rickshaws sont à la peine pour nous y reconduire.

Les Professeurs

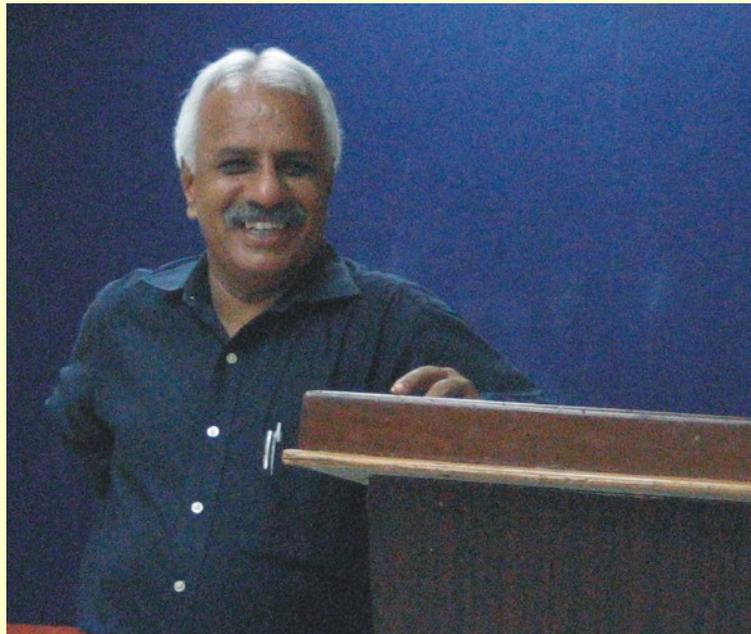
En fin d'après-midi rencontre des Professeurs Raju et Baht, très agréables, souriants, sympathiques.

Nous irons au restaurant de Tina avec

eux, je souperai près du Pr Bhat, l'anthropologue. Note linguistique lilloise, à cette heure de la soirée chez nous on soupe, on ne dîne pas.

Conférence du Pr RAJU

Professeur d'histoire ancienne à l'université de Mysore, il travaille sur l'archéologie des temples.



Le sujet de sa présentation ce soir :

**Introduction to Karnataka Society
The History and the Role Women have played and continued to play in
the Social, Cultural, Intellectual Life of the State.**

Introduction à la société du Karnataka, l'histoire et le rôle que les femmes ont joué dans la vie sociale, culturelle et intellectuelle de l'Etat.

Les premières découvertes préhistoriques ont été faites en France dans la Somme à Abbeville par Boucher-de-Perthes, les mêmes cultures préhistoriques se rencontrent ici dans les vallées du Karnataka.

En France comme en Inde, la préhistoire est similaire, avec les hommes chasseurs et les femmes qui assurent les autres activités, elles restent dans les habitations pour soigner les enfants et effectuer les travaux domestiques. Le Karnataka a une très riche culture depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. Les femmes ont joué un rôle majeur pour améliorer la société, en particulier la santé. Elles continuent de jouer un rôle important.

Je vais vous présenter quelques exemples de femmes remarquables, reines ou femmes du peuple. On pourrait parler de chacune d'elle des heures.

Dans l'histoire ancienne, quelques reines ont joué un rôle majeur social, religieux et administratif.

Il y a 1000 ans environ, deux soeurs Attimabbe et Gundamabbe, filles du ministre Mallappayya étaient toutes deux mariées à un autre ministre Nagadeva. Il meurt à la guerre encore jeune.

Gundamabbe, la plus jeune des soeurs sans enfant, avec l'autorisation de sa soeur et du peuple se suicide en se jetant dans le bûcher funéraire.

Attimabbe pris part à l'administration, construisit 2 temples à Pattadakal, s'instruisit, suivit la religion jaïne, fut la protectrice des poètes comme Ranna et Ponna.

Elle construisit un temple jaïn à Lakkundi en 1007 appelé Brahma Jinalaya. Elle a aussi élaboré 1500 images jaïnes et des piédestaux de bois à répartir dans les différents temples. Elle obtint du roi Chalukyan le titre rare de « Danachintamani Attimabbe » (la pierre précieuse des donatrices) par ses donations.

Attimabbe atteignit une position éminente dans les annales des Xe et XIe siècles et dans l'histoire du Karnataka. Elle devint une icône pour les questions socio-religieuses.

Une distinction est accordée en son nom chaque année à une femme d'exception au Karnataka. C'est un grand honneur.

Une autre.

Shantaladevi fut une grande parmi les grandes.

C'était une grande danseuse classique indienne et la reine du roi Hoysala Vishnuvardhana (1104 – 1141).

Sa contribution à la culture sociale et religieuse du Karnataka a été importante.

Elle aida à la construction de grands temples.

Elle servit de modèle pour de nombreuses sculptures de danseuses des temples de Belur et Halebid.

Elle a soutenu son mari le roi et beaucoup de ministres pour développer la culture socio-religieuse du Karnataka.

Sous son influence, son mari se convertit au jaïnisme.

Nous avons beaucoup d'autres exemples de ce type dans l'histoire du Karnataka.

Quelques exemples de Combattantes de la Liberté (contre les Britanniques) :

Kittur Rani Chennamma, Jhansi Rani Lakshmibai, Rani Abbaka Devi

Chand Bibi était mariée à un roi musulman, elle a sacrifiée sa vie pour lui il y a 6 siècles. Son mari lui a offert un dôme d'or, elle demande ce qu'elle peut faire pour le remercier, il demande qu'elle saute du haut du dôme, elle le fit et se tua.

Le rôle de la femme au Moyen-Âge au Karnataka.

Pour connaître le Karnataka ancien et moyenâgeux, il y a beaucoup d'exemples dépeints dans nos temples, inscriptions, chars et sculptures anciens.

Beaucoup de sculptures montrent les danses, le folklore, les statuts sociaux, la vie de famille, etc...

Dans ces sculptures on constate une mixité des musiciens.

Il y a plus de 1000 temples au Karnataka.

A l'époque médiévale il n'y avait pas d'éducation sexuelle, les sculptures des temples remplissaient ce rôle.

Bon nombre de statues expliquaient la vie sexuelle aux femmes, informaient aussi sur l'accouchement pour dédramatiser la naissance dans l'esprit des femmes.

Ceci a aussi informé sur la façon traditionnelle de donner naissance à un bébé depuis 500 ans au Karnataka. Ceci peut intéresser des médecins pour leur pratique chez eux.

Les femmes et le suicide : Sati - Sahagamana

On constatait 2 types de Sati – Sahagamana en Inde : la Sati volontaire et la Sati contrainte. Ces 2 types de Sati – Sahagamana étaient glorifiées dans le Karnataka ancien.

Depuis une centaine d'années, ce système a été aboli par sir William Benetinck avec l'aide des grands réformateurs sociaux indiens.

La veuve se jette volontairement dans le bûcher du défunt mari, ou elle est forcée de le faire, alors on sculpte des pierres à sa mémoire, de 3 à 4 étages qui représentent ces événements, par exemple la bataille perdue en bas, puis le bûcher, puis la Sati de la veuve.

Le suicide évite l'enlèvement de la reine par l'ennemi, ils allaient au paradis ensemble, ils deviennent les égaux des dieux.

Le suicide concernait aussi les femmes de guerriers, elles étaient donc également glorifiées.

Illustrations.

Ensuite il nous projette une série d'images d'objets qu'il a découverts lors de ses recherches.

On trouve au Karnataka de nombreuses pierres sculptées en plusieurs niveaux (un peu comme une bande dessinée) représentant des Sati ou des Héros, depuis la bataille en passant par la mort du héros, le bûcher et l'arrivée au Paradis. Il en a identifié un bon nombre. Les plus intéressantes sont celles avec des inscriptions.



Il nous montre les sculptures en bois des chars des temples, par exemple Rhama, ou Krishna le facétieux. M. Raju nous montre une scène ancienne sculptée où Krishna a caché dans les arbres les habits de femmes qui se baignent dans la rivière.



Puis il présente une sculpture d'accouchement où une femme est aidée par 5 personnes, elle est paisible ne semble pas souffrir. Il nous dit qu'un médecin français s'est inspiré de cette scène et de la position de l'accouchée sculptée ici pour réaliser une table d'accouchement.



Ce type de sculptures est fréquente sur les temples aussi, elles informent sur d'autres sujets de la vie, c'est un moyen de transmission de l'information et d'éducation.

A l'intérieur des temples, on ne représente que les dieux et les déesses, la représentation de la vie est figurée sur les murs extérieurs.

Avant d'entrer dans le temple on fait trois tours et on entre à gauche, on entre dans le temple l'esprit ouvert.

Trois religions principales au Karnataka : jaïnisme, hindouisme, bouddhisme.

Les femmes modernes.

Elles sont dans toutes les situations de la vie, de la cuisine à l'ordinateur. Maintenant elles ne sont plus assises à la maison, elles luttent pour leurs droits depuis Stri Shakti Sangha par tous les moyens. Vous pouvez voir des femmes conduire des bus, des autos, être contrôleurs et même des astronautes séjournant dans l'espace.

Je pense que ceci est un autre débat.

Merci.

Conférence du Professeur H.K. BHAT

Professeur d'Anthropologie depuis 1988 à l'université de Mysore et secrétaire de la Société Indienne d'Anthropologie Médicale.



Place des femmes au Karnataka Comment leur esprit est influencé par différents facteurs comme la vie quotidienne, la santé, la médecine, la maternité et d'autres facteurs culturels.

Il nous dit qu'il a travaillé sur Lévi-Strauss.

Pour décrire la variété des groupes humains de l'Inde du sud, les ethnographes ont utilisé les termes de communauté, caste, sous-caste, tribu, secte, classe, etc. En anthropologie le terme de communauté est préféré pour cerner la variété des groupes endogamiques parmi les Hindous, les Musulmans, les Sikhs, les Jaïns et les Zoroastriens. On dénombre donc au Karnataka 299 communautés endogamiques.

Le Karnataka est une région issue en 1956 du découpage des 5 districts de l'ancienne Inde britannique. Il représente 5,85 % de la surface du pays.

Le Karnataka a 53 millions d'habitants.

Sex-ratio de la population :

- en 1881 : 981 hommes pour 1000 femmes
- en 2001 : 960

C'est moins mal que le reste de l'Inde (933), mais c'est un problème de marier les garçons.

La détection du sexe anténatale est interdite depuis quelques années en Inde, mais est toujours proposée par des institutions privées.

Langues et dialectes.

En tout, environ 30 langues ou dialectes sont en usage dans l'Etat. La langue Kannada est la principale langue du Karnataka, avec 3 dialectes principaux : celui de Mangalore, celui de Mysore, et celui de Dharwad vers le nord. Les autres principales langues sont le Marathi, le Telugu, le Tamil, le Malayalam et le Hindi. Les principaux dialectes sont le Tulu, le Kodava et le Konkanu. L'écriture Kannada est utilisée par les locuteurs de ces dialectes.

Les régions culturelles.

Du point de vue géographique et écologique, on distingue 3 régions au Karnataka : les plaines côtières, les Ghats de l'ouest (montagnes), le plateau Maidan.

Ces zones correspondent approximativement à des régions éco-culturelles selon ces critères : l'habillement, l'alimentation, l'implantation de l'habitat, la parenté et l'héritage, les arts et l'artisanat, la danse et le théâtre.

Le système politique.

Les institutions politiques démocratiques existent dès le niveau du village, avec un quota de femmes et selon les castes. Le Panchayat Raj (système décentralisé) a été introduit au Karnataka vers 1980. Les responsables politiques sont élus à tous les niveaux depuis les villages jusqu'au niveau de l'Etat. Des sièges sont réservés aux femmes au niveau du Panchayat (village). Les femmes participent activement aussi au niveau de l'Etat.

La vie religieuse.

Les religions : hindouisme, bouddhisme, jaïnisme, islam, christianisme.

Les Hindous se partagent en différentes castes et sectes : Saivisme, Veerasaivisme, Vaishnavisme, et Advaithisme sont les principales.

L'adoration des divinités féminines est prédominante dans l'hindouisme (Sakti). Kali, Durga, Lakshmi, Mari, Parvathi, Chamundi sont les divinités féminines les plus puissantes. Des déesses mères peuvent provoquer par exemple des maladies infantiles comme la variole, la varicelle, la rougeole.

Les rituels (appelés Samskara chez les Hindous) de la vie, naissance, mariage, décès donnent un rôle prédominant aux femmes.

Le nombre de rituels varie de 10 à 62 selon les textes. Les femmes sont en position prédominante dans tous les rituels.

Le remariage est autorisé dans beaucoup de communautés. Le prix de la fiancée et la dot sont des pratiques majoritaires dans les différentes communautés.

Famille, parenté et mariage.

Les mariages consanguins peuvent créer des problèmes. Les plus courants sont : oncle et nièce, cousins matrilinéaires, cousins patrilinéaires.

La famille étendue est habituelle en zone rurale et la famille nucléaire est habituelle en ville. Il y a beaucoup d'avantages à avoir une famille étendue (joint-family system) pour l'agriculture qui reste encore la principale activité dans les zones rurales.

La parenté. Les liens de parenté sont très fort en campagne comme en ville. Les exploitations agricoles sont tenues conjointement au moins jusqu'à la mort des deux parents. Ces liens de parenté influencent la vie religieuse politique et sociale en ville et en campagne.

Le mariage. Arrangés, les mariages consanguins sont encore souvent préférés par beaucoup de gens en campagne et en ville. C'est la forme préférée de mariage en Inde du sud. A cause de cela la consanguinité est courante.

C'est une société patriarcale (sauf dans quelques communautés), si on n'a pas de fils, il n'y aura pas de dernier hommage, et donc on ne sera pas sauvé.

La santé.

La santé et les maladies sont fortement influencées pas les autres aspects de la culture.

Il nous présente ensuite des études de cas pour mettre en lumière ces facteurs culturels.

Par exemple, une belle fille persécutée par sa belle-mère, peut dire qu'elle est possédée par le beau-père qui est décédé, c'est une façon pour elle d'exprimer sa difficulté.

Il a étudié les mariages consanguins (endogamie) : il n'y a pas de troubles mentaux, car la mariée connaît déjà sa belle famille.

Les matrones (aides traditionnelles à la naissance).

Les Dais (matrones) sont formées aux techniques modernes de soins de santé : les soins prénataux, les vaccinations, l'accouchement, les soins du nouveau-né, les soins post-nataux et l'éducation sanitaire de la mère et de l'enfant dans le premier centre de santé installé par VGKK. En même temps, ils encouragent à utiliser les compétences traditionnelles pour accoucher même dans les situations compliquées. Elles sont autorisées à conserver la coutume d'accoucher en position accroupie, ce qui est plus aisé et sécuritaire pour la mère. Il y eut seulement 3 cas de césarienne chez les Soligas depuis 30 ans selon le Dr H. Sudarshan, fondateur de VGKK.

Il nous montre un tableau où l'on remarque une amélioration très importante des indicateurs de santé materno-infantile après cette mise en place de l'action de VGKK.

Une gynécologue de l'hôpital Apollo à Mysore a récemment constaté que ses patientes préfèrent accoucher à certains jours ou moments où les auspices sont bonnes. En conséquence elle poussa à réaliser les accouchements (naturels ou déclenchés) pour obéir aux désirs de ses clientes. Ses clientes sont bien éduquées et appartiennent aux hautes classes de la société (Vijay Karnataka, Kannada daily, dated 2-7-07)

Une autre étude.

Soins de santé de la mère et de l'enfant dans un village : étude anthropologique de 2000 à 2006 par le Dr R. Veena (un de ses élèves).

Village à 18 km de Mysore, 2680 habitants (1363 hommes et 1317 femmes). 506 familles en tout. Principales communautés : Lingayat (229); Adikarnataka (123); Vokkaliga (1908) et Vishwakarma (34); autres (12).
Alphabétisation : hommes 55%, femmes 45%.

Les rituels et les cérémonies sont conduites par les femmes pour la puberté la grossesse et la naissance. Les rituels touchant aux enfants (percer les oreilles, le choix du nom, tonsure) ne montrent aucune discrimination selon le genre.

Il nous montre ensuite quelques statistiques comparant ces 4 communautés. Le lieu d'accouchement varie dans des proportions importantes entre ces 3 lieux : à la maison, en hôpital public, en hôpital privé, selon les communautés. L'âge de la première conception est assez constant : 40% à 48% entre 16 et 18 ans.

Puis la planification familiale. Stérilisation masculine : de 0 à 4%. Stérilisation féminine très prédominante de 77 à 97%. Les contraceptions sont peu utilisées (DIU 0 à 17%, contraception orale 0 à 8% et condoms 0 à 7%). Toujours selon les 4 communautés comparées.

On note donc que la stérilisation, à 97% ce sont des femmes, l'homme a peur de perdre sa force de travail.

Etude des soins de santé anté et postnatal de 50 mères dans chacune des communautés.

Mères de moins de 19 ans : Adikarnataka – 14, Vokkaliga – 16, Vishwakarma – 12, Lingayat – 7.

Dans toutes les communautés, plus de 60% des mères ont reçu des soins prénataux dans les hôpitaux publics ou privés.

Les préférences alimentaires pendant la grossesse et après la naissance sont très répandues. Les aliments sont classés en chaud, froid, gazeux. Pitha, kapha et vata sont habituellement interdits.

Exemple : elles ont des anémies, car les comprimés de fer sont chauds, c'est donc culturellement refusé.

La douleur abdominale, l'avortement, les saignements, la douleur de dos, la sensation de froid, etc, sont habituellement attribués à la prise d'une mauvaise nourriture. Certains aliments sont également interdits durant l'allaitement.

Devadasi (or Basavi) system.

Devadasi signifie littéralement « servante d'un dieu féminin ». Conformément à la tradition, des jeunes filles prépubères sont mariées à des divinités d'un temple après que la conduite de certains rituels. Le prêtre du temple ou un seigneur lie symboliquement la « tali » à la fiancée. Après la puberté, la fille rend ses services (sexuels) à des hommes des différentes castes contre paiement en cash ou en nature. Ce système des Devadasi est encore florissant dans certaines parties du centre et du nord du Karnataka. Il y a 2 temples importants où se fait de nos jours l'initiation des Devadasis. Le premier est à Saudatti dans le district de Belgaum. Renuka (appelée aussi Yellama), une divinité féminine, est la divinité à laquelle est consacrée le temple. Le second temple consacré à Renukamba est au village de Chandragutti dans le district de Shimoga. Les services offerts par les Devadasis aux divinités sont Angabhoga (donner le bain aux idoles, leur offrir des fleurs, etc) et Rangabhoga (chanter et danser devant la divinité).

Il est intéressant de noter que la majorité des Devadasis appartiennent à la caste appelée « intouchables », qui occupe la position la plus basse dans la hiérarchie des castes. Si on n'offre pas sa fille, on ira au diable. Mais quand il s'agit de sexe, elles ne sont pas seulement touchables, mais contraintes à la prostitution par les hautes castes hindoues et les autres. Le système des Devadasis perpétue l'exploitation sexuelle des femmes Dalit. Les filles Dalit vont nues et adorent Renuka à Saudatti et Chandragutti à certains jours chaque année. En 1992 le gouvernement du Karnataka a banni cette adoration. Il y a environ 450.000 Devadasis en Inde, principalement dans les états du Karnataka, de l'Andhra Pradesh et du Maharashtra.

Une autre étude.

Etude de cas d'un village du Dharwad.

Une étude sur les pratiques culturelles en matière de santé d'un village du Dharwad conduite depuis les années 1970 montre que la santé des femmes est fortement liée à divers facteurs socio-culturels comme les liens familiaux, les mariages consanguins, l'autorité de la belle-mère et les croyances religieuses.

Les maladies de l'esprit dans un village du Dharwad. On trouve que les femmes du Nord Karnataka souffrent souvent de maladies psychiques quand elles sont jeunes.

Etude de cas.

Le concept de l'esprit est lié au concept hindou de renaissance (vie après la mort). L'âme (atma) est considérée comme immortelle jusqu'à ce qu'elle atteigne la divinité suprême. Ces hommes et femmes qui meurent par suicide, meurtre, accident et sans accomplir leurs vœux sont supposés devenir des esprits. Les esprits des morts sont classés en diverses catégories selon leur degré d'agressivité. Les ancêtres sont habituellement classés

comme esprits doux. Les esprits des hommes et femmes sans lien de parenté qui ont eu des morts non naturelles sont classées comme des esprits agressifs (Pisachi ou Brahmarakshasa). Les esprits doux sont simplement appelés Gali ou Devva.

On a trouvé que la sévérité de la situation des victimes est corrélée à l'esprit qui est en train de la posséder. Au plus la situation de la victime est sérieuse, au plus il faut un esprit agressif pour la ramener à une situation normale.

Une autre étude.

Troubles psychiques dans les villages Dakshina au Karnataka. L'étude de Mark Nichter parmi les Havik Brahmins a montré que les femmes Havik expriment leur désarroi psychologique au travers de divers symptômes physiques comme des pertes blanches, une perte de poids, un esprit possédé.

Le statut de la jeune épouse n'est pas clairement défini jusqu'à la naissance d'un enfant. Il y a une considérable angoisse jusqu'à la naissance du premier fils. Le statut de l'épouse augmente après qu'elle a porté 2 ou 3 fils ou filles et que ses frères plus jeunes soient mariés. Les jeunes femmes éduquées sont souvent aliénées à des belles-mères ou belles-soeurs moins éduquées.

Les modes culturels pour exprimer leur désarroi chez les femmes Havik sont :

- repas en commun : moment pour exprimer ses sentiments à travers la sphère culinaire
- perte de poids : une prise de poids est positive, une perte de poids indique un mal-être
- jeûne : exprime un conflit, un désarroi parmi les types de nourriture
- empoisonnement : crainte d'être empoisonnée par un ou une parente
- la pureté comme obsession : généralement exprimée agressivement par la belle-mère pour contrôler la belle-fille
- oeil du diable et esprit possédé : expression de son désarroi au travers de ceci
- dévotion : à un saint ou une divinité, avec pèlerinage à Kashi ou Tirupathi, les femmes sont fidèles des rencontres Bhajan.

Au restaurant, nous discuterons encore un moment avec lui.

Il précise qu'il y a 5000 communautés en Inde.

Il pense qu'un anthropologue doit être athée et ne pas croire à l'astrologie, mais doit respecter les religions. Sa propre femme va chez les astrologues, ils sont de la même communauté.

Nous le questionnons sur la Chine comparée à l'Inde, il répond que la culture chinoise est binaire, le Ying et le Yang par exemple. La culture indienne introduit le milieu, ce qui n'est ni d'un côté ni de l'autre, ça donne donc 3 possibilités, c'est plus subtil.

Mercredi 17 octobre 2007, à Mysore.

Visite de la ville

Le matin, visite de Mysore avec le Pr Raju.

A l'occasion de la fête de Dasara, il organise chaque matin pendant une semaine une visite des principaux monuments de la ville (Heritage Walk of Mysore). Lors de son exposé de la veille, il nous a proposé d'y participer.

Nous avons rendez-vous sous le porche du Town Hall (Rangacharlu Memorial Hall) vers 7h30. La rencontre commence par la présentation des personnalités, avec longues congratulations et remerciements des présents (étudiants indiens et étrangers, iraniens, français, etc). On nous remet un tee-shirt blanc avec un monument stylisé et l'inscription « marche du patrimoine de Mysore » en Anglais et Kannada (la langue locale).

Est-ce que ces congratulations sont si longues pour attendre la fin de la pluie ? Qui cessera d'ailleurs à la fin de ce cérémonial, ou est-ce toujours ainsi ? En tous cas ça crée l'ambiance.

Au moins 50 personnes avec ce tee-shirt blanc se suivent en parcourant les places et les avenues et écoutent les explications en Kannada et Anglais. Nous faisons par exemple une halte devant la statue du Maharadjah Chamaraja Wodeyar en marbre de Carrare, érigée en 1920 sur une place située devant une des portes du palais.



Le collègue du Pr Raju qui commente la visite lit en fait la brochure qui nous a été remise au départ de la marche. Ceci nous facilite la compréhension.

Nous marquons une autre halte au Krishnaraja Circle, grande place ronde bordée de commerces avec au centre un dôme porté par 6 colonnes, qui abrite la statue du Maharajah Krisnaraja Wodeyar IV.



Nous continuons par une visite du Davaraja Market, passons devant le K.R. Hospital, de style gréco-romain.

Enfin nous arrivons dans les jardins du Mysore Medical College.

C'est le moment de quitter le groupe pour poursuivre notre programme.

Quelques-uns sont restés à l'hôtel et ont suivi une leçon de yoga par Nancy, que nous retrouverons plus tard.



Dans le marché à Mysore

La matinée se poursuit...

Puis nous nous regroupons tous pour prendre un petit-déjeuner de fruits chez Tina. Quoique notre rickshaw se perde, puis finisse heureusement par trouver la bonne adresse.

Nous déjeunons assis sur des tapis de sol en 2 longues rangées, avec devant nous une jolie vaisselle ouvragée à dominante bleue, et de superbes plateaux de fruits aux couleurs chaudes.

Ce restaurant est dans un quartier de très belles maisons cossues gardées par des chiens.

Après ce moment convivial, nous montons dans le petit car avec pour destination l'O.N.G. Odanadi. C'est un peu en dehors de la ville, et la fin du parcours ne se fait pas sur une route goudronnée, il y a donc des trous, des flaques et des secousses.

A notre arrivée les enfants cherchent le

contact, ils questionnent : « What is your name ? », je leur dis : « Luc » et demande le leur bien sûr !

Nous sommes reçus par les 2 fondateurs, et Nancy Hu, la professeure de yoga d'origine étatsunienne qui gardera une petite fille sur ses genoux presque tout le temps de la conférence. C'est elle qui a donné une leçon de yoga à ceux qui sont restés à l'hôtel le matin pendant la visite du patrimoine de Mysore.

On nous sert le thé pendant l'échange avec les maîtres de maison.

Après l'entretien, nous avons visité la maison. C'est un lieu très clair : murs blancs, peintures des huisseries claires jaunes, rouges, tableaux aux murs. Elle est aérée, sur 3 niveaux, avec un grand terrain devant l'entrée. Des salles

pour les diverses activités, des commodités sanitaires, des chambres et une salle de soins que l'on nous présente en détails. On nous montre même le toit avec les panneaux solaires. L'impression est celle d'une maison très agréable.

Ils sont aidés en ce moment par des coopérants suédois, qui restent un mois. Avant de partir, nous posons pour une photo de groupe devant la maison, Dev nous fait lever les mains tous ensemble en un geste de hurrah.

Odanadi – mercredi 17 octobre 2007

Dans l'expressive langue Kannada, Odanadi est quelqu'un qui marche main dans la main avec vous dans le long voyage de la vie, nous dit le site de cette organisation non gouvernementale. (<http://odanadisevatrust.org>)



Cette ONG existe depuis 17 ans, les deux fondateurs sont journalistes.

Leur but est de combattre l'exploitation sexuelle et le trafic humain, ils ont pris conscience de ces problèmes après une rencontre avec une prostituée. La société exploite les femmes et les rend prostituées.

Elle avait été vendue à Bombay par son mari, elle vivait dans la rue, son fils allait à l'école le jour et dormait dans la rue.

Ils lui ont posé 2 questions :

- est-ce qu'une femme veut devenir prostituée ?
- combien d'argent lui faut-elle pour avoir une vie normale ? Elle dit : 700 roupies pour elle et son fils.

Donc 700 roupies peuvent engendrer un changement dans sa vie. Ils le font.

Ensuite intervient la police : qui lui donne cet argent gratuitement ? le changement n'est pas accepté par la société.

Elle avait à affronter les proxénètes, les tabous sociaux, la police...

Si eux journalistes sont soumis à des pressions, on réalise la difficulté des femmes.

Ils ont vu des scènes de violence à l'encontre des prostituées commises par la police, or la société pense que la police fait son travail, c'est dans la norme.

Ils ont étudié pendant un an la relation avec le proxénète, le problème des enfants, le titre de leur étude était : « un corps pour un repas ».

Ils ont commencé par offrir des repas, ils étaient totalement isolés au début, maintenant ils sont souvent aidés.

Ils ont dû changer 10 à 12 fois de lieux à cause des tabous sociaux.

Ce lieu (où ils nous reçoivent) est soutenu par le gouvernement du Karnataka, il a fallu 6 ans et demi pour construire cette maison, avec ce dont les enfants rêvaient, ils ont voulu de l'espace, une maison lumineuse, il n'y a pas de portail, elle a été construite avec l'avis des enfants.

1700 à 1800 femmes ont été réintégrées dans la société depuis le début, et on scolarise les enfants.

Programmes contre le trafic d'êtres humains : ils interviennent dans les communautés villageoises pour empêcher le trafic d'enfants, il faut sensibiliser toute la société, la majorité des enfants vient des villages.

Au début ils allaient seuls, maintenant la police a compris et les aide à combattre les trafiquants, ils ont aidé à capturer 130 « gros bonnets » du trafic, leur façon de faire est devenue un modèle en Inde.

On conduit la réhabilitation psychique d'abord, économique ensuite.

Apprendre le yoga est toute une théorie psycho-sociale, ce n'est pas seulement un exercice. On cherche à augmenter leur confiance en soi et le respect mutuel (arts martiaux).

L'éducation fait la différence, les réhabilitées travaillent (une dans un institut de beauté par exemple), elles sont mariées.

Avant pour ces femmes les hôpitaux étaient fermés, les médecins disaient pourquoi faire quelque chose pour ces femmes, ça change.

Ils ont créé un mouvement de masse, toute personne peut aider à changer.

Ici dans cette maison: on secoure et on éduque les enfants, il y a 85 filles (pour 120 places), les garçons sont à un autre endroit.

Les grilles aux fenêtres ne signifient pas une fermeture, ça fait complètement partie de l'architecture habituelle en Inde (réponse à une question). Ici au centre le mur d'enceinte est facilement franchissable même par les filles, il n'y a pas d'enfermement.

La durée de séjour : très variable, une fille HIV positive restera ici toute sa vie, en fait c'est selon la situation.

Pour garder ici une fille de moins de 18 ans, il faut une autorisation parentale ou une décision de justice, après 18 ans c'est leur choix personnel.

Comment sont-ils informés des filles à aider : par des acteurs de terrain, par compétition entre gangs, des clients de bordels qui signalent des enfants à l'intérieur du bordel, des appels anonymes aussi.

Il y a eu des conflits avec la police, l'un des 2 fondateurs a même été en prison : en effet ils ont des contacts avec les milieux criminels pour sauver des enfants.

Les enfants vont à l'école à l'extérieur, les filles amènent des copines ici

Les soutiens : donateurs privés majoritaires, il peut y avoir des financements de projets annuels, mais on demande des résultats, ce qui n'est pas souvent possible avec des enfants.

Les gens qui travaillent ici sont payés par Odanadi, et il y a quelques bénévoles.

Comment rendre l'autonomie, il est très difficile de rendre l'Odanadi rentable dans le contexte économique de globalisation.

Comment rendre les enfants autonomes ? Ils proposent aux enfants d'aller parfois (1 fois par an ?) au village avec rien et de revenir avec quelque chose.

Ils sont contre la légalisation de la prostitution.

Ils ont le soutien médiatique, ils font du lobbying auprès des institutions et de la justice.

La question des noms de famille : on n'est plus obligé maintenant de déclarer le nom du père, en effet beaucoup de ces enfants de prostituées n'ont pas de père connu, il suffit de déclarer l'enfant « Indian », la loi a été changée, en Inde ces enfants n'étaient pas citoyens car ils n'avaient aucune identité pour pouvoir être déclarés.

Le midi, repas à l'hôtel « Green Park », sur la terrasse couverte, au milieu d'un jardin splendide, avec une incroyable richesse de fleurs, à l'entrée de ce jardin un flûtiste

accompagne notre arrivée.

Le repas indien est d'excellente qualité, arrosé comme toujours à la bière Kingfisher, enfin, pour ceux qui aiment la bière.

Le 17 après-midi

Visite du palais du Maharadjah.

Ce palais construit en 1912 est entouré d'un immense jardin fermé par une grande enceinte de la taille d'un bon pâté de maisons. Les portes de l'enceinte qui sont déjà en elle-mêmes des monuments ouvrent sur des places ou de larges avenues.

Deux temples font face au palais. Au fond du parc 4 ou 5 éléphants dans leur enclos, ils attendent le défilé organisé pour la fête. Près de là, les garages du palais avec quelques limousines haut de gamme, le Maharajah n'a plus de pouvoir politique depuis l'indépendance en 1947 nous a-t-on dit, mais il n'a pas perdu tous ses revenus.

Anne-Marie et moi ne visiterons pas l'intérieur, la queue est longue, on nous a dit que

La soirée du 17. Le Concert

Tina vient nous rejoindre vers 17h à l'hôtel Paradise, avant d'aller ensemble au concert. On discute un moment de la religion hindoue, en effet nous sommes dans une semaine de fête pour les hindous, équivalent à Noël en Europe nous dit-elle. Il s'agit de la Puja des outils, encore appelée Ayudha Puja, ou Puja en l'honneur de la déesse Durga. A Mysore cette fête est très célèbre sous le nom de Dasara. Une procession aura lieu dimanche en ville, autrefois présidée par le Maharadjah, aujourd'hui la statue de la déesse est au centre des festivités et promenée en ville sur un éléphant paré à cette occasion. Ceci explique les décorations vues en ville, et ce qui nous a semblé être une certaine effervescence (achat de fleurs, d'objets décoratifs pour préparer la fête).

Nous discutons ensuite de la cuisine indienne. Elle nous dit que ça n'a rien à voir avec la cuisine française, la cuisine indienne est l'art de marier les épices.

Après cet échange, départ vers le concert de flûte karnatique et hindoustani, au bord de la rivière Kaveri (ou Cauveri). Elle nous prévient : « Il y a des moustiques, prenez vos répulsifs ».

Sur la scène, 4 musiciens : 2

les gardiens ne laissaient pas s'attarder le visiteur, que c'était kitsch, qu'on ne pouvait pas photographier, et il faut enlever ses chaussures pour y entrer... Pas de regrets après la visite du jardin, puis du marché à l'extérieur de la porte.

Puis retour en rickshaw avec un jeune chauffeur qui sait qu'il y a en ville un groupe de 30 Français, et nous parle de la procession prévue dimanche.

Certains, avec parfois de grandes difficultés monteront voir le temple de Chamundi Hill, qui est donc en haut de la colline qui domine la ville. Les moteurs trop faibles des rickshaw calent 3 fois dans l'ascension.

percussionnistes, l'un avec un long tambour, l'autre avec 2 petits tambours, et 2 flûtistes, une flûte plus aiguë à gauche de la scène, une flûte plus grave au centre. celui-ci doit être le chef du groupe. Il hoche la tête de gauche à droite en mesure quand il ne joue pas, ou avant de commencer. Notre chauffeur John en particulier hoche aussi la tête de cette façon en souriant quand nous discutons avec lui.

Ils jouent de longs ragas avec développements complexes, très agréables, je ne me suis pas ennuyé. Parfois à l'écoute d'un disque de ces musiques, je trouvais ça un peu monotone, les voir jouer change tout.

Deux indiennes, une jeune et une plus âgée battent la mesure de la musique avec des jeux de doigts complexes.

Nous saurons plus tard lors du repas pris sur place à la fin du concert, qu'il s'agit de la femme, et de la fille de 20 ans du flûtiste assis à gauche de la scène. Ils vivent à Mysore, la jeune connaît un peu de français qu'elle a appris en écoutant les cours de radio Canada. Elle a 20 ans, étudie la physique depuis 3 ans à l'université de Mysore, elle veut continuer ses études ailleurs. Où ? lui demandons-nous, « n'importe où », répond-elle. Sa soeur de 12

ans son aînée travaille à Londres, et a 2 enfants. Les parents nous expliquent qu'ils sont allés 2 fois à Londres pour voir leur fille et les petits-enfants, ils n'ont pas d'autres enfants. Le père explique qu'il joue essentiellement sa musique en Inde, pas à l'étranger.

Lors du retour à l'hôtel nous passons

devant le palais du Maharadjah illuminé, tous les soirs en ce moment puisque c'est la fête.

Notre hôtel n'est pas loin de la gare. Dans la nuit j'entends, à part l'orage, les longs coups de klaxon grave des locomotives. Y a-t-il une vache, ou un humain sur la voie ?

Le Coorg

Le jeudi 18 octobre. Vers le Coorgh

A 7h30, un colporteur de fruits passe dans la rue en bas de notre chambre, en criant quelque chose que je n'ai pas compris, pour appeler ses clients comme tout colporteur qui se respecte.

Son chariot est un plateau d'environ 1 mètre sur 2, où sont très élégamment rangés divers fruits et légumes peu communs pour nous. Ce chariot est monté sur 4 grandes roues de vélo, il le pousse ainsi à sa hauteur.

La route reprend...

Pour le Coorgh (ou Kodagu).



La route devant la station service

Pause à mi-chemin dans une grande station service d'Indian Oil, cette compagnie est

bien représentée le long des routes comme sa concurrente Bahrat Petroleum.

A l'arrivée, nous allons être logés en 3 endroits différents. On nous a prévenus : ce sera rustique. Et au milieu des plantations de café. De plus la nuit, risque de croiser serpents, éléphants et tigres...

Certains sont logés à Bright Spot Maldere. C'est effectivement rustique, lits très simples et chambres communes. A l'arrivée accueil avec des fleurs orangées qui flottent délicatement dans une grande soucoupe, très joli. La maison est entourée de plants de vanille et de poivre. Ces plantes grimpent le long des troncs d'arbres.

A huit, nous sommes logés à Grand View Estate, ce n'est pas rustique du tout. Les couples ont une chambre personnelle, ces chambres comme les salles de bains sont très grandes et rien ne les différencie des hôtels précédents. Rustique comme ça, je veux bien. Abdullah et sa femme qui nous reçoivent sont adorables, leurs petits déjeuners vraiment bien dans une salle à manger confortable et élégante.

Nous pouvons enfin nous reposer (nous n'en aurons guère le loisir) dans un superbe salon bibliothèque. C'est une délicate attention envers le voyageur de lui laisser à disposition tant de livres.

Mais il faut bien un inconvénient. Comme les chauffeurs dorment ici, nous sommes les premiers à partir le matin, et les derniers à rentrer le soir. Et comme il faut une heure de route entre ici, le ramassage du deuxième groupe, et l'arrivée au lieu de rendez-vous final chez Viju et Nemmi, ça fait deux

heures de moins dans le lit chaque jour.

Certains donc sont logés chez Viju et Nimi à Elephant Corridor (Biddanda Estate), en fait c'est là qu'est notre « base » de travail, à la fois lieu de repas midi et soir, lieu de réunion, debriefing en anglais s'il vous plaît, pour nous faire progresser, et pour pouvoir échanger réellement avec notre accompagnateur indien Dev qui ne connaît pas un mot de français, ça nous aide aussi à discuter avec Viju, Nimi, leurs amis planteurs de café, et leur fils qui travaille au Sri Lanka (dont est originaire sa mère, Nimi donc). Quelqu'un de la famille a d'ailleurs écrit un livre sur leur histoire familiale, car ils sont une exception à cette endogamie. Ce livre parle d'interculturalité et de tolérance.

Le séjour chez ces gens, qui nous ont très bien reçus a été très agréable, ils savent créer une ambiance très douce.



Face à la maison à Elephant Corridor

Ils nous installent dehors à midi, le long d'une grande table en L, les plats nous attendent dans un petit kiosque où ils chauffent en attendant que nous venions nous servir.

Rencontres dans le Coorg

L'après-midi, nous partons à l'hôpital de la société Tata, dirigé par le Dr Sarma, en roulant dans les plantations de café omniprésentes.

Le Docteur J.P. SARMA, le 18 octobre 2007



Le Dr Sarma à droite

Il est chirurgien et le médecin directeur de l'hôpital (chief medical officer), il accepte de nous recevoir bien que ce soit un jour férié !

Cet hôpital a été créé en 1964 par des gens des USA, puis il y a eu des problèmes et ils sont partis, (une plaque atteste toujours de cette fondation). La nature de ces problèmes ne nous a pas été présentée.

Cet hôpital a des activités de consultations : médecine générale, pédiatrie, obstétrique, gynécologie, chirurgie, laboratoire.

Le Dr Sarma vient de l'Assam, de l'île de Majuli. Patrick connaît cette île, il embrasse (de ses 2 bras) Patrick parce qu'il est très heureux de rencontrer quelqu'un qui connaît son lieu d'origine. Son visage a des traits plus chinois

que ceux des gens de cette région du Coorgh.

Il nous fait visiter l'hôpital : la salle de petite chirurgie, la salle d'ECG, la salle cardiologique d'épreuve d'effort, la salle de réanimation (vide lors de notre passage), la salle d'accouchement, la salle où l'on soigne les brûlures du premier degré.

Il nous montrera quelques chambres et explique qu'il y a toujours des toilettes séparées des chambres.

Il nous présente quelques employées : des infirmières dont la couleur du vêtement est variable, une aide-soignante dont la tenue est toujours un saree blanc.

Il nous parle de l'ambulance équipée, qui roule pour 0,8 roupie du km, pour conduire les malades des villes voisines.

Il y a un bâtiment réservé à la kinésithérapie.

Les chambres ont 4 niveaux, le plus élevé étant pour les VIP (money, and bureaucratic).

La nourriture : les gens peuvent choisir celle de la cuisine de l'hôpital ou ce qu'on leur apporte de l'extérieur.

Un médecin généraliste est formé à la pédiatrie, les enfants souffrent de diarrhées et de fièvres.

C'est l'entreprise Tata qui possède l'hôpital, et les plantations de café. Ici tous travaillent pour les plantations de café de Tata, ils ont droit à un examen de santé gratuit pour identifier les risques du travail dans le café, par exemple les chauffeurs ont des examens oculaires 2 fois par an et les lunettes leur sont payées, ceux qui travaillent au bruit ont des audiométries. Si quelqu'un a un problème, on le change de travail, on met aussi en place des protections au bénéfice des travailleurs.

Il y a des crèches dans les plantations ce qui permet un suivi des bébés.

Pour le travail à la poussière, on fournit des masques, et on fait un suivi du risque chimique.

On donne des traitements antihelminthiques 2 fois par an.

On traite les déchets.

On vaccine contre l'hépatite B, les mères porteuses de virus B sont acceptées ici à la maternité (elles sont refusées ailleurs).

Il y a 200 à 220 accouchements par an, pas de péridurale.

Il y a une unité de néonatalogie à 40 km d'ici.

100 % des accouchements se font à l'hôpital sur la plantation (mais ailleurs ?).

Il y a des sages-femmes qui vont à domicile, il n'y en a pas à l'hôpital (mais avons-nous la même définition de ce métier ?).

Tout le monde est reçu ici, même si cet hôpital est fait pour les plantations. Les prix sont très bas, et c'est gratuit pour les travailleurs de Tata coffee. Le prix à payer par les patients varie selon leurs revenus. Le VIH est rare.

Il y a des médecins généralistes dans les environs, avec qui il entretient des relations professionnelles. Ils ont aussi ensemble des réunions de formation.

une affiche sur le guichet de la réception de l'hôpital dit :

nourrissez les enfants féminins
ne demandez pas la détermination du sexe de votre foetus (bébé non né), ceci est une infraction punissable par la loi
le médecin chef

Ensuite, en parcourant la campagne et les rizières, nous allons visiter la maison historique d'un colonel Kodava (du Coorgh) qui nous présente aussi l'histoire et la culture de son peuple, un des plus fiers de l'Inde auquel même les Anglais n'ont jamais retiré leurs armes.

On nous a dit plusieurs fois que les

habitants du Coorgh (Kodavas) ont peut être une origine méditerranéenne, leurs lointains ancêtres seraient arrivés ici avec les troupes d'Alexandre Le Grand. Eux-mêmes disent que leur culture est bien spécifique, avec une cuisine particulière par exemple.

La Maison du Colonel

Cette maison a 270 ans, tout le clan est situé ici, les mariages et les décès sont célébrés ici.

A l'entrée il y a une sorte de préau, de galerie, avec des bancs (et des chaises), nous y sommes reçus lors de notre arrivée. C'est ici que les villageois venaient pour être reçus, mais attention, il y avait des règles biens strictes sur où s'asseoir et se positionner selon sa place dans la société.

Au milieu de la maison un patio, un peu comme un atrium romain, avec de très belles colonnes de bois foncé qui soutiennent le plafond, entre les colonnes des murets surmontés de planches horizontales de bois foncé forment des bancs.

Une fenêtre, discrètement fermée d'une pièce de bois ajouré, permettait aux femmes d'observer depuis l'intérieur, sans être vues, qui attendait dans la galerie extérieure.

Autour du patio, il y a plusieurs chambres.

Une pièce sert de lieu religieux, avec aussi le coffre où l'on conserve les valeurs.

Tous les bébés du clan étaient regroupés dans la même chambre.
Les femmes avec bébés sortaient peu, elles profitaient donc de l'air et du soleil qui entrent dans le patio.
Les bancs entre les colonnes (au bord de la lumière, là où le toit s'ouvre) étaient réservés à la mère et aux filles, pas aux belles-filles, celles-ci pouvaient s'asseoir sur les seuils des chambres, ou le long des murs. Mais les belles-filles elles, peuvent sortir.



Ces gens sont très fiers.
Quelle est l'origine des clans du Coorg ? Peut-être sont-ils des descendants des gens venus avec Alexandre le Grand, ou sont-ils venus du Nord Kerala, ou de la côte Ouest ?

Ils ont 2 activités : guerre, agriculture.
On tire un coup d'arme à feu lors de la naissance d'un garçon (pas pour une fille). Lors d'un décès : 2 tirs, ainsi tout le village le sait et peut célébrer.
On offre arc et flèches aux petits enfants.

Ils sont de religion hindoue, dans le passé ils étaient peu religieux, n'avaient pas de brahmanes.
Si on a besoin d'un culte ou de prêcher des textes, on recourt à des brahmanes du Kerala ou d'ailleurs.

Les 3 fêtes religieuses

Aujourd'hui et demain : la prière à la rivière

La deuxième fête : prière pour les armes, ils étaient la seule communauté autorisée à porter les armes par les Britanniques, cette fête a lieu après la récolte de riz au début de la chasse.

C'est une communauté de guerriers, cette fête est l'occasion de l'éducation pour l'usage des armes, apprendre les lois de l'usage des armes, et toujours finir par prier dieu.

On tire sur les noix de coco ou les fleurs de bananiers

La troisième fête : fête de la première moisson, brins de riz accrochés dans la maison, ça dure 5 jours, déguisement, chants.

Ils ont aussi 3 types de fêtes familiales.

Quand un garçon se fait percer l'oreille.

Quand on tue son premier tigre.

Troisième fête : le mariage, pas de réelle cérémonie religieuse, une fête chez le garçon, une fête chez la fille, le lendemain ils se retrouvent. Mais cette cérémonie a ses spécificités locales, dans l'habillement comme dans le déroulement.

Il nous explique une coutume d'échange de 12 pièces : 11 sont gardées par la famille du marié, 1 par la famille de la mariée. Si on renvoie cette pièce, c'est que quelque chose ne va pas. Ceci symbolise le droit pour la mariée de retourner dans la maison de son père.

Le mari va chez la mariée, puis elle porte un panier de bouse à la rizière, elle revient avec de l'eau, puis toutes les femmes enlèvent le voile pour voir la nouvelle.

La tenue de mariage de l'homme : en blanc avec turban et arme dans le dos.

Une femme avec une bague au gros orteil est une femme mariée.

A la fin de la visite de la maison, il nous a introduits dans une salle où il nous a présenté de somptueux habits de cérémonies : tenues du marié, de la mariée brodée et très colorée en particulier, avec d'extraordinaires bijoux, et

quelques armes d'apparat.

Il nous a conté la légende de la découverte du café : un jeune voyageur se rendait en Arabie, et se rendit compte en route que la consommation de certaines baies avait des vertus contre la fatigue.

Ces déplacements nous permettent de parcourir les plantations de café, avec les gens qui y travaillent, des hommes, et aussi beaucoup de femmes, souvent très bien habillées de multiples couleurs vives, bien qu'étant en plein travail. Le travail agricole n'empêche pas l'élégance.

Nous traversons aussi des rizières, des villages avec des maisons à l'aspect bien précaire, pas de cheminées par exemple, simplement quelques tuiles soulevées qui laissent passer la fumée. D'autres maisons n'ont même pas de tuiles, les toits sont couverts de simples feuilles de palmiers.

Lorsqu'il n'y a pas de café, ce sont souvent des rizières, parfois des bananiers, avec

quelques bovins ou moutons par ci par là, partout les mêmes chiens, et toujours des humains. Même si l'on a parfois l'impression d'être dans un endroit très reculé, il y a toujours des gens, l'Inde est très peuplée, on le sait, mais ça se voit !

Ces gens sont souvent beaux, bien habillés, en tenues traditionnelles, colorées, élégantes, les femmes évidemment avec les sarees de toutes couleurs, mais aussi les hommes et les enfants. Les tenues des petites filles sont très soignées. Rien à voir avec la tenue jean / tee-shirt « américanisée » du touriste, européen y compris...

Ces gens sont dignes même devant une maison très pauvre.

Le soir

A Elephant Corridor, debriefing en anglais tard dans la nuit. Après un repas toujours près du kiosque éclairé par de multiples lampions colorés. Décidément Nemi et Viju savent créer la convivialité. La cuisine est ici d'ailleurs moins pimentée, ils nous expliquent que la cuisine Kodava a ses spécificités.

Eclataient souvent le soir à cette période des orages assez violents avec pluie tropicale, par exemple la veille lors du retour en car à Grand View Estate, ce fut l'occasion de découvrir que certaines fenêtres du petit Swaraj

n'étaient pas étanches et qu'il pouvait pleuvoir sur les sièges ! L'inconvénient d'être les plus loin s'est trouvé contrebalancé par l'avantage de choisir les bonnes places au sec...

Le car roulait dans les allées étroites d'accès de ces home stays, au contact de la végétation qui les borde. Un matin, Joseph alors que nous étions déjà installés, a arrosé les vitres pour enlever les feuilles qui les obscurcissaient.

Même s'il ne pleuvait plus, certains ont encore profité de ces places rafraîchies par la grâce d'un peu d'eau qui est passée au travers de joints de fenêtres mal étanches.

[page suivante : repas chez Nimi et Viju
à Elephant Corridor](#)



Vendredi 19 octobre, toujours le Coorg.

Deux choix s'offrent à nous, soit aller voir des éléphants, soit visiter à pied les plantations entre Grand View Estate et Elephant Corridor.

Nous allons voir les éléphants à Elephant Camp, au bord de la rivière Cauveri. Environ une demi-heure de route, ce sera l'occasion de regarder quelques boutiques traditionnelles dans les villages. Par exemple une boucherie avec en devanture pendues à l'auvent directement accessible aux clients (et aux mouches) 3 carcasses : 2 de la taille d'un veau et la troisième un peu plus grande qu'un lapin. Nous traversons la rivière en petit bateau à moteur. En fait cette rivière est très large, 2 ou 3 fois la Seine à Paris, avec des îlots arborés, grossie par les pluies des derniers jours.

Sur l'autre rive, ce sont des éléphants « à touristes ». On en voit un attaché, un peu triste

avec une défense cassée. Les défenses sont la marque des mâles. Un éléphant arrive avec des touristes sur le dos, il y a une estacade qui permet de monter directement sur la « cabine » montée sur le dos pour promener les touristes.

Le midi, après un assez long trajet, déjeuner au Club House (Kadkani River Resort), sorte de club de vacances, lieu pour touristes, cuisine mixée Inde-Europe. Impression mitigée.

Le plus intéressant ici : des femmes travaillent en contre-bas à réparer une route sommaire. Et toujours une campagne de rizières, de plantations de café et de bananiers.

L'après-midi, présentation de la culture du café par un planteur local à Elephant Corridor. Il était déjà là la veille pendant le debriefing.

Les plantations de café



C'est l'activité quasi exclusive du Coorgh.

Son prix est complètement dépendant du marché international, sans maîtrise.

C'est une culture en sous-bois, les caféiers sont des arbustes d'environ 2 m de haut, on ne coupe pas la forêt. Sur les troncs des grands arbres grimpent des lianes de poivriers, c'est donc une double culture. Le poivre apporte un complément de revenu (le superflu nous dira-t-on).

Les clôtures hautes et parfois doubles sont indispensables, y compris électrifiées. Elles servent à empêcher les éléphants de détruire les plantations.

A ce moment de l'année les baies sont encore vertes pour la plupart, certaines commencent à rougir.

Il nous dit que la qualité de la récolte dépend des pluies de février surtout, éventuellement il faut irriguer à ce moment pour stimuler les plantes.

Certains lui posent la question des pesticides, il dit que c'est difficile de s'en passer.

Il nous présente différentes sortes de graines de café, selon le traitement qu'elles ont reçu, non séchées, puis séchées, etc (traitées par chauffage, par la vapeur).

Le poivre blanc et le poivre noir viennent des mêmes plants, le poivre blanc a en fait reçu un traitement particulier qui l'a fait blanchir.

Soirée culturelle

Musique et danses locales, avec la présence du Dr Sarma, de sa famille et de planteurs de café des environs.

Cela a commencé au retour de la visite de la plantation de café : accueil par un concert de flûtes et de percussions. Ensuite nous avons pris le repas, avec du poisson en vedette, puis nous nous sommes installés sous un auvent disposé à notre intention, l'orage grondait encore, d'ailleurs une averse a contraint les danseurs à prendre une pause lors du spectacle. On nous présenta un ballet d'hommes en tenue noire, ceinture rouge-gris, turbans blancs, manches blanches et armes blanches, rythmé par les percussions, puis un ballet de femmes en

longue robe et long foulard rouge à bords dorés, avec une chef de ballet hiératique sur le côté gauche du groupe qui conduisait la danse uniquement par son chant, sans mouvements ni instruments, vêtue elle aussi de rouge, mais plus foncé et avec un tissu plus ouvragé et rehaussé de motifs dorés.

Puis le groupe des hommes est revenu pour quelques dernières présentations.

Enfin, le groupe de musiciens de l'accueil a rejoué et a fait danser tout le monde, en particulier les français, les suisses, et les enfants indiens.

Puis on se couche tôt, car départ très matinal demain.



Vers Hassan

Le samedi 20 départ pour Madikeri, capitale du Coorg.

En fait le départ ne sera pas si matinal que prévu, car nos deux chauffeurs ne veulent pas sortir préparer les véhicules avant le lever du soleil, à cause des serpents, disent-ils.

Le départ commence mal, notre car sort à reculons par l'étroite allée de chez Viju et Nimi. Et une branche trop proche casse le rétroviseur gauche, très important puisque le chauffeur conduit assis à droite. Pourvu que ce ne soit pas de mauvaise augure.

Nous commençons par retraverser ces plantations de café très bien clôturées.

Puis notre car parcourt une portion de route de montagne qui s'élève au-dessus de la plaine en lacets, nous croisons des cascades où quelques touristes en admiration laissent leur voiture sur la route, ce qui ralentit notre progression. C'est une bonne idée, nous pouvons ainsi mieux voir la cascade à gauche et détailler la plaine en contrebas à droite. Plus loin nous

repreons notre progression sur un trajet moins sinueux et plat. Végétation tropicale luxuriante sur les parois rocheuses des collines, plantations dans la plaine en bas, ciel couvert, et collines dans le lointain.

Nous avons vu des marchands de poisson en route, ce qui m'a semblé assez rare malgré tout.

Nous croisons aussi des véhicules décorés de fleurs, de beaucoup de fleurs jaunes, c'est toujours la Puja, tous les véhicules sont décorés, autos, camions, autobus, motos, rickshaw, tracteurs, j'en oublie. Encore des vaches sur les routes, et ces sacrées bosses à l'entrée et à la sortie des villages, parfois 3 ou 4, fortes secousses garanties, vertèbres solides conseillées, comme s'il n'y avait pas assez de trous dans les routes, quand ce ne sont pas des morceaux entiers de route emportés par la mousson.



Madikeri



Boutiques devant l'hôpital

Vers 10h nous arrivons à Madikeri, la capitale du Coorg.

Nous attendons un moment à l'entrée de l'hôpital pour savoir si nous pouvons être reçus, ce n'est pas simple, car c'est la fête pour tout le monde et donc jour férié.

En face de l'hôpital : petites boutiques (fruits, légumes, boissons, restaurants, médicaments), et juste sur la rampe d'accès une grande affiche en langue Kannada, mais dont les pictogrammes sont suffisamment clairs pour comprendre qu'il s'agit d'une information sur les cancers favorisés par le tabac et le bethel.

Nous entrons jusqu'à une salle entièrement décorée où au fond se dresse un autel orné de guirlandes de fleurs avec à droite en bonne place les instruments médicaux (stéthoscope, pincettes, etc) et au sol, une dame

qui est là, qui a passé des heures à dessiner une fresque en poudres de couleur : une divinité hindoue chevauchant sur un tigre. On attend le brahmane. Attendent donc des enfants, des élèves aides-soignantes et bien d'autres gens que je n'identifierai pas avec précision. Les élèves aides-soignantes discutent volontiers.



Les enfants cherchent le contact, s'approchent doucement, tendent un peu la main pour voir nos réactions; si on la leur tend aussi ils sont ravis, et demandent « What is your name, where do you come from ? »

Par contre, pas de rencontre médicale, ils ont bien raison de se reposer sans nous.

Les véhicules médicaux sont décorés comme les autres devant l'hôpital.

Ces décorations sont composées de

longues guirlandes de fleurs jaunes disposées sur tout l'avant des véhicules, en longues nattes verticales serrées, au point parfois de recouvrir tout le pare-brise; ceci ne les empêche pas de prendre la route ! Nous croiserons beaucoup de véhicules décorés lors de notre voyage à cette période. Parfois les guirlandes sont quand même un peu écartées devant le chauffeur, ils utilisent les feuilles de bananiers pour compléter ces décorations. Tous les véhicules sont décorés, même les tracteurs et les motos. On décore aussi les autres lieux de travail, les boutiques en particulier, les animaux de trait.



Dans l'hôpital de Madikeri

Vers Byalakuppe

A la mi-journée nous arrivons aux monastères tibétains de la région de Byalakuppe. Oui, il y a ici au sud de l'Inde des implantations du bouddhisme tibétain. Nous visitons d'abord un temple de construction récente, à la décoration moins chargée que beaucoup d'autres, avec les murs peints en blanc, ce qui crée une agréable clarté à l'intérieur. Il s'agit du Kagyu Monastery avec la statue du Bouddha Sakyamuni, immense statue dorée avec des ongles blancs, il a la main droite tournée vers le sol, et la gauche qui tient un récipient noir. Il est entouré d'une immense auréole de bois finement sculptée.



Peu après nous arrive un groupe d'Indiens, avec les femmes habillées de sarees traditionnels, pas en tenue tibétaine. Nous les retrouverons à la sortie, ils sont tous venus en charrette tirée par un tracteur, ils devaient être une quinzaine, femmes, hommes, enfants et même bébés. Venaient-ils chercher une bénédiction de la religion bouddhiste ce jour de fête ?

Puis nous quittons ce premier temple et repartons, beaucoup de champs de maïs déjà bien sec en route dans une zone presque plate, nous croisons aussi une grande retenue d'eau (pour l'agriculture ?), et arrivée près du Temple d'Or (Golden Temple). Le ciel est incertain.

Cet endroit a une forte connotation touristique avec toutes les commodités à disposition du visiteur : très nombreuses boutiques de souvenirs, grands parkings, lieux d'aisance bien dimensionnés, nombreux restaurants. Nous irons en petit groupe dans un restaurant artisanal, nous nous installerons à la terrasse sous un toit en tôle ondulée. L'accueil y sera sympathique et la nourriture copieuse et locale. Ce n'est pas ce genre de « brasserie » à restauration rapide pour la foule vue un peu plus loin. Par contre le restaurant « Olive » prévu au départ pour l'ensemble du groupe était fermé pour 3 mois.



Après ce repas, nous allons visiter cette grande implantation religieuse tibétaine nommée Golden Temple et Namdroling Monastery

C'est un grand ensemble de plusieurs bâtiments tibétains, avec de grandes salles pour les cérémonies religieuses (3 lieux de culte) et d'autres ensembles pour loger les moines, dispenser l'enseignement. Tout ceci dispersé dans un grand parc.

Pour entrer dans ces lieux de prière, il faut enlever ses chaussures, les laisser à l'entrée ou aux vestiaires.

A Byalakuppe, un couple de notre groupe ira rencontrer l'enfant tibétain qu'ils parrainent et qui séjourne ici à cette période.



Devant le Monastère Kagyu

Vers Hassan

La visite a été rapide car nous devons encore rouler jusqu'à Hassan, où nous attend l'hôtel Southern Star. Nous y arriverons à la nuit tombée.

Le long de la route comme partout, de nombreuses petites boutiques, dans chaque village ou bourgade, mais aussi parfois isolées en campagne.

L'arrivée au Southern Star est sympathique, l'hôtel est très agréable, à l'entrée un jeune magicien cherche le contact avec les touristes, et une jolie boutique de souvenirs, pour une fois de meilleure qualité artistique que beaucoup d'autres « attrape-touristes », est à côté de l'entrée de l'hôtel, impossible de la rater.



Le soir du 20 octobre, debriefing à Hassan

Dev souligne quelques points : l'Inde est un pays en développement, comprenons ce que nous voyons à travers ce prisme, ceci explique cette superposition de modernité et d'archaïsmes.

Il pense qu'il est intéressant et surprenant de constater qu'à Bangalore, la ministre nous ait

consacré 2 heures de son temps, c'est peut-être parce qu'il s'agissait de médecins, en effet les problèmes des femmes et des enfants sont considérés comme assez secondaires.

Il pense aussi que les politiciens indiens changent positivement en ce moment, ce qui donne l'espoir de voir le pays avancer.

Dev

Ce soir, à Hassan, il nous a raconté une partie de son parcours. En effet, avant de partir nous savions qu'il travaillait avec les enfants des rues à Delhi.

Il a vécu 12 ans à Pondichéry en se posant des questions sur son existence, puis est parti à Delhi.

En 1999, il a acheté des machines à coudre (grâce à des dons) pour apprendre aux enfants à faire quelque chose.

En effet, il avait constaté que ces enfants qui vivaient dans la rue ne pouvaient pas vivre l'enfance. Il a donc voulu créer un endroit où ils pouvaient vivre l'enfance. Il pense que si l'enfance se passe bien, la vie d'adulte sera meilleure.

En 2000 il a créé un lieu (child center) où les enfants peuvent créer leur propre espace.

En 2002 il est allé à la rencontre de chefs d'entreprise, en leur expliquant qu'avec 0,2 % de leurs bénéfices cela suffirait, mais personne n'a donné, le secteur social a une mauvaise image.

Avec une aide indienne et hollandaise, il a construit une maison faite par les enfants, il a fallu 2 ans pour la faire. Y vivent 60 enfants qui y sont par choix.

En Inde les gens qui vivent dans la rue ne sont pas recensés, donc on ne sait pas combien ils sont. Il en résulte qu'ils ne sont donc pas pris en compte par la société et ses institutions.

Dans la maison on motive les enfants à aller à l'école, ils ont de 5 à 18 ans, garçons et filles. Les filles sont prostituées dès 9 à 10 ans. A 14 ans ils doivent apprendre une activité manuelle. Dans la rue beaucoup d'enfants sont récupérateurs d'ordures.

Il y a une fierté à redonner de la valeur à des déchets à créer de nouveaux objets que l'on peut vendre, à partir de la récupération.

Maintenant des enfants qui ont grandi gèrent la maison seuls, et lui cherche du travail.

Des temples

Le dimanche 21 octobre 2007, les temples

Nous partons le matin visiter les temples de Halebid puis Belur.

Halebid

D'abord le temple d'Halebid, appelé aussi Hoysaleswara Temple, construit au 12^e siècle.

A l'arrivée, dès avant la descente du bus une nuée de vendeurs de souvenirs nous entourent, avec des cartes postales, des photos, des statuettes de divinités, des pièces de monnaie de collection.

Ils sont très efficaces, et réussiront à vendre à plusieurs d'entre nous. Quelle est la qualité réelle de ces objets ? Certaines photos

sont de bonne qualité, les statuettes je ne sais pas.

Le temple est entouré de beaux jardins fleuris.

Ce temple s'organise en 2 bâtiments, un bâtiment principal et un petit bâtiment en face qui abrite une statue de taureau en pierre noire (divinité Nandi).



Nous détaillons une profusion de statues incroyablement travaillées sur les parois du temple à l'extérieur comme à l'intérieur. Ceci correspond évidemment à ce que nous a décrit le Pr Raju à Mysore.

La pierre est grise avec des reflets ocres ou rougeâtres.

Les sculptures sont très fines, avec des rangées superposées de petits personnages, alignés comme une bande dessinée, complétées de motifs décoratifs non figuratifs. Quelques statues sont plus grandes. Elles évoquent de très

Belur

Puis, quelques kilomètres plus loin le temple de Belur, contemporain d'Halebid.

En route nous stoppons près d'un arbre où sont suspendues des centaines de vampires, quelques-uns s'envolent et tournoient quelques minutes avant de se raccrocher tête en bas aux branches les plus hautes.

Ce temple en pierre est un ensemble beaucoup plus vaste de plusieurs bâtiments, avec un long mur d'enceinte, des portes d'entrée sculptées, dont une en rénovation. Tout l'espace intérieur est « pavé » de larges dalles de pierre qui permettent de circuler aisément d'un temple à l'autre. L'accès aux temples se fait par des perrons de quelques marches de pierre. Les touristes indiens sont nombreux aussi, élégamment habillés, particulièrement les femmes avec les sarees de couleurs vives.

A l'intérieur d'un temple un brahmane

nombreuses scènes de la vie quotidienne, y compris la vie intime.

Parfois un petit écureuil court sur les murs.

De nombreux visiteurs indiens sont présents, certains cherchent le contact avec nous, ça commence souvent par les enfants qui tendent la main.

Ici une famille nous dira qu'elle vient de Hampi, ce qui représente un voyage assez long.

Ils nous demandent très spontanément s'il y a en France des monuments qui ressemblent à celui-là, c'est très intéressant cette envie de chercher à connaître nos références culturelles, à comparer. Nous expliquons qu'on a en Europe des cathédrales, mais sans une telle profusion de sculptures.

A l'intérieur le temple est sombre, le toit plat est soutenu par de nombreux piliers de pierre, soit ronds, soit carrés, sculptés à l'extrême aussi.

En sortant de l'enceinte du temple, je remarque encore des véhicules fleuris, dont une belle rangée de rickshaws en attente de clients.

officie et bénit les touristes qui le désirent, certains d'entre nous sortent avec ce fameux point rouge ou ocre sur le front.

Dans le temple principal, nous discutons quelques minutes avec une famille, la maman nous explique qu'elle est professeure de Kannada pour les enfants de 12-13 ans.

Les mêmes marchands autour de l'entrée, plus de nombreuses boutiques et des vaches en liberté, quelques veaux font le tour de notre autocar.

A l'extérieur de l'enceinte, dans un sorte de garage ouvert mais protégé par des grilles un char religieux en bois sculpté, comme ceux dont nous a parlé le professeur Raju à Mysore.

En revenant du char, je regarde une voiture particulièrement bien décorée (c'est toujours la fête), le chauffeur me voit, me sourit et je les prends en photo, lui, ses amis et la voiture !



A Belur

Une citerne sacrée

Enfin nous terminerons la matinée par la visite d'une citerne creusée dans le sol, en forme de pyramide inversée, le Sharanpati Tank, sculptée de nombreux motifs religieux, d'ailleurs il faut aussi enlever ses chaussures si on veut y descendre. C'est donc un lieu sacré. Ici pas de touristes (sauf nous ...).

Les enfants nous demandent : « Do you have a pen ? ». Est-ce mieux que demander une pièce de monnaie ?

En fait le problème de la visite de tous ces temples est qu'il faut à chaque fois enlever ses chaussures (et payer pour les faire garder), mieux vaut avoir des chaussettes un peu solides, ou la peau des pieds assez dure... Toutes les religions sont d'accord sur ce point, hindouisme, bouddhisme, jaïnisme et islam. Je nuance : problème est un bien grand mot quand même...



Restaurant

Le midi, repas au restaurant Sri Krishna en centre ville de Hassan, repas indien avec riz, épices, dal, et autres spécialités, ceci servi sur des plateaux en inox avec grande feuille de

bananier au fond. Toute la vaisselle est en métal : grand plateau rond, gobelet pour l'eau, bols pour les sauces, jamais de vaisselle cassée.

L'après-midi du 21 octobre 2007 : la statue monolithe de Gomateshwara

Une sucrerie

En route, entre Hassan et Sravanabelagola, pause pour la visite d'une sucrerie, sans personne puisque c'est congé. Elle est tout aussi décorée que les véhicules, la presse à écraser les cannes par de grandes feuilles de bananiers et une guirlande de fleurs

blanches et rose fuchsia, un morceau de fruit entre les roues (en offrande à la divinité ?), sur les piliers de l'abri sont suspendues aussi des feuilles de bananiers. Enfin quelques fanions et de petits dessins de points rouges et jaunes dont la disposition évoque aussi des fleurs.

Sravanabelagola

Puis nous reprenons la route vers la statue monolithe de Gomateshwara à Sravanabelagola, en haut de la colline Vindhyagiri, en fait cet endroit se compose de 2 collines avec entre elles un village et ses commerces, et un grand bassin rectangulaire.

La statue monolithe se dresse en haut de la plus haute colline, il faut monter 200 mètres à pied par un escalier en pierres brûlantes si le soleil se montre, sans chaussures. Des vendeurs de chaussettes à l'entrée pensent à notre confort, le vestiaire à chaussures est de la taille d'une salle de sport, le nombre de visiteurs doit être considérable certains jours, aujourd'hui c'est plutôt calme. Le long de l'escalier on croise diverses constructions en pierres, des petits temples en fait ou des sortes d'arcs de triomphe, qui permettent des pauses, certaines pierres sont sculptées, soit à même le sol avec des gravures en surface de gros rochers, ou encore des fresques sculptées sur la partie verticale de certaines marches.

En haut de la colline, entourée d'une double enceinte toute en pierre, avec la deuxième qui forme une sorte de cloître, on découvre la statue géante, 17 m de haut, en pierre grise. C'est un homme nu, aux hanches un peu larges, avec des lianes qui lui poussent sur les jambes. Elle a été sculptée et érigée il y a environ 1000 ans. On dit que Lord Bahubali que cette statue représente serait resté très longtemps immobile en méditation, et que cela

aurait donné le temps aux branches de pousser et l'entourer. Les Indiens pensent (selon certains sondages) que ce monument est le plus remarquable de tout le pays.

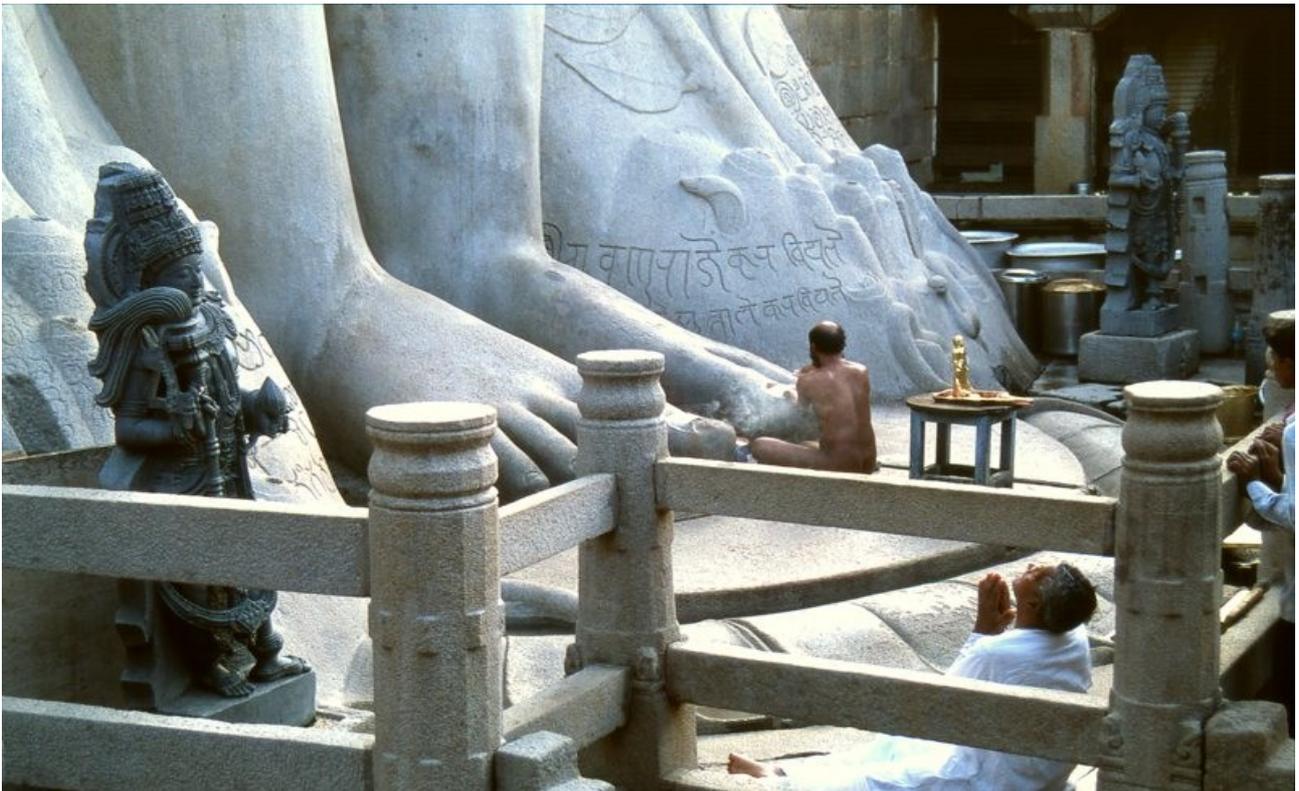
Au pied un religieux nu aussi décore les ongles des doigts de pied de la statue, des Indiens montrent leur dévotion à la divinité, il s'agit d'un lieu de culte jaïn. D'autres petites divinités sont nichées dans les murs qui ceinturent ce lieu sacré.

Depuis le haut de la colline, notre vue porte loin sur une plaine couverte de végétation, plus la vue sur la colline jumelle et le village.

Même les personnes âgées peuvent accéder ici, hissées sur des sortes de civières par des porteurs.

Nous redescendons, récupérons nos chaussures, et découvrons nos chauffeurs en train de changer une roue du car. Nous avons donc le temps de monter sur l'autre colline après avoir traversé un petit jardin public (et ses moustiques). Celle colline a le même aspect, granite gris rose, en pente assez douce, avec quelques éboulis et de très nombreux gros rochers ronds. Nous allons au sommet de la colline en laissant sur le côté le temple Chandragiri.

En haut de cette colline, une petite gravure sur le plat d'une pierre, qui montre une paire de pieds dans un carré. Sur la paroi verticale d'une pierre, sculptés dans la roche, quelques personnages stylisés.



Aux pieds de la statue monolithe

Le magicien

Le soir, après le repas au restaurant de l'hôtel, nous avons assisté dans le hall à la représentation d'un prestidigitateur local, en fait il est déjà devant l'hôtel dans la journée à chercher à nous vendre de petites flûtes ou d'autres instruments.

Il fera quelques tours gentils comme faire sortir un oeuf du bas de mon pantalon. Il se fera prêter une bague, la fera disparaître, puis la retrouvera dans une banane. Son visage est très expressif, il a un très bon contact avec le public, et nous fera beaucoup rire avec une économie de mots. Ses attitudes sont très expressives.

Progressivement il basculera vers un registre plus « fakirien ». Il régurgitera un nombre incroyable de longs clous rouillés, ça fait froid dans le dos, les met-il dans l'estomac ? Quand ? Avant le spectacle ? Je ne l'ai pas vu les avaler. Puis il régurgitera de la fumée un peu de la même façon, et enfin même quelques flammes !

Ensuite nous discutons un moment : il lui faut une heure pour mettre au point un numéro. Ce qu'il connaît lui vient de son père.

Nous sommes ravis, il repartira avec

quelques billets de 100 roupies, voire plus.



Notre hôtel n'est pas loin de la gare. Nous entendons à nouveau la nuit les long hululements des sirènes des locomotives, dont la tonalité grave est plus nord-américaine que l'aigu des locomotives européennes.

Le lundi 22 octobre 2007, en route vers Anegundi

Air shop

Départ pour Anegundi, près de Hospet et Hampi. Ce voyage dura la journée. Ce fut l'occasion d'observer de près tout ce qu'on peut croiser en route.

Les innombrables petites boutiques de seulement quelques mètres carrés parfois en dure, mais aussi simples cabanes en planches avec toits recouverts de paille de maïs ou de palmes séchées. On y vend de tout : victuailles surtout. Une m'amusera bien, un marchand de poules blanches, enfermées dans des cages métalliques, avec au-dessus de sa boutique une grande affiche politique. Ces boutiques sont aussi des ateliers de réparation, pour les 2 roues par exemple.

Nos chauffeurs s'arrêtent à un « air shop » un peu isolé le long de la route en dehors des villages, pour faire réparer la roue qu'ils ont changée hier. Ces boutiques « air shop » sont courantes le long des routes. Nous assistons à toute l'opération, démontage du pneu puis de la chambre à air, recherche de la crevaison,

vulcanisation à chaud de la rustine, remontage.

Cela a dû prendre environ une heure. Pendant ce temps, certains ont observé l'artisan au travail, d'autres ont goûté des friandises locales, acheté du thé à une boutique voisine, observé la campagne aux alentours. Certains champs sont clôturés de fils de fer barbelés attachés à des poteaux d'environ 1m50 de haut découpés dans le granite. Nous avons vu le long des routes de nombreux ateliers de découpe du granite, avec en particulier la production de ces poteaux, ou aussi la découpe de plaques d'environ 1 m 50 de long, sur 2 à 3 m de large et 10 cm d'épaisseur, qui mis côte à côte forment des clôtures quasi étanches, ou en tous cas l'usage du fil de fer n'est pas nécessaire.

Une femme assise sous un arbre nous a observés tout le temps sans jamais bouger.

A noter que ces pneus entreposés sont des gîtes larvaires.



La route

Nous sautons beaucoup sur les gendarmes couchés allongés sur la route à l'entrée et la sortie des villages, au point de parfois se cogner la tête sur le porte-bagages. Rien à voir avec les bandes rugueuses de chez nous, c'est beaucoup plus haut, et parfois 4 à 5 se succèdent sur 1 ou 2 mètres. Je comprends la préoccupation de sécurité, mais c'est fatigant à la longue pour le voyageur, et les véhicules sans doute.

Lors de la traversée des villages, nous avons roulé sur des routes défoncées, boueuses, trouées, avec d'impressionnantes flaques d'eau, témoins de pluies récentes. Notre chauffeur slalomait entre trous, flaques, vélos, piétons et parfois tas de terre, de gravats, voire d'immondices. Parfois difficile de se rendre compte exactement en passant en car. Ces villages ne sont jamais vides, bien au contraire. Tout un petit peuple besogneux remplit tout l'espace visible. Les femmes portent sur la tête des charges aussi lourdes que les hommes. Le sentiment de pauvreté et de précarité est fort.

Les buffles sont partout, autour des quelques boutiques voisines de l'air shop, le long des routes, seuls ou en troupeaux avec le bouvier, ou encore en train de se baigner dans une mare boueuse. Leurs cornes sont parfois peintes (la fête ?).

Ici c'est un paysage de collines, le tracé des routes est assez simple, sans courbes ni côtes notables. Pendant un long moment nous traversons une zone où les collines sont couvertes d'éoliennes, pas 5 ou 10, mais vraisemblablement plusieurs centaines sur une dizaine de kilomètres au moins.

Les maisons sont aussi bien très petites avec toit de paille, au pire il s'agit simplement de tentes en plein champ, est-ce que ce sont des logements provisoires pour des gens en travail temporaire à la campagne ou des logements permanents ? Quelqu'un nous dira qu'on avait voulu quelque part commencer un chantier de route, et apporté de gros tuyaux pour améliorer

l'égout, puis il y eut un retard de construction. Lorsqu'on a voulu reprendre le chantier, l'essentiel des tuyaux était habité par des gens qui n'avaient pas trouvé d'autres abris.

D'autres constructions sont moins précaires, faites au moins de bois, ce sont dans ce cas surtout des boutiques. D'autres sont en maçonnerie, d'ailleurs nous croiseront des briqueteries le long de ce trajet. Beaucoup de constructions sont faites à la fois de mur ou cloisons en briques et de parties en béton. De tous types de taille, selon certainement la situation sociale du propriétaire. Les maisons sont habituellement couvertes de tuiles mécaniques en terre cuite, comme on les fait chez moi dans le Nord. Parfois dans les villages certaines maisons n'ont pas de cheminée, la fumée sort entre quelques tuiles légèrement écartées (pas seulement dans le Coorg). D'autres sont luxueuses, très bien peintes de couleurs vives, entourées de hautes clôtures, et nous avons entendu en circulant à pied à Mysore que les chiens de garde peuvent être dissuasifs.

Parfois ces clôtures, surtout s'il y a de longs murs autour d'un bâtiment qui paraît être une entreprise, sont illustrées de longues publicités peintes à même le mur.

Certaines maisons sont entourées de beaux jardins fleuris et arborés.

Les lieux de culte sont fréquents tout au long du trajet. Les temples hindous sont les plus nombreux, très petits parfois, plus grands d'autres fois, le long de la route, entre 2 maisons lors de la traversée des villages ou en haut d'une colline. Les gens déposent de nombreuses offrandes devant ces temples. Les mosquées sont reconnaissables même d'assez loin à leur couleur verte, plus parfois qu'à leurs minarets, souvent assez discrets. Le portail d'entrée ou les murs portent quelques inscriptions en caractères arabes. De temps à autre, on croise aussi une église, elles ne sont pas si exceptionnelles que ça, bien que la population chrétienne de l'Inde soit très faible. En passant rapidement, je n'ai pas pu savoir s'il s'agissait d'anglicans, de protestants, de catholiques.

On croise aussi des établissements

d'enseignement chrétien, le parrainage Don Bosco semble avoir la côte.

Mais ce qui est frappant est de croiser souvent en périphérie des villes de grandes écoles techniques et d'ingénierie. L'Inde investit dans l'enseignement professionnel de haut niveau.

Lors de ce trajet, nous avons parcouru toutes sortes de routes. De la pire, devenue une piste de boue en chantier sur plusieurs centaines de mètres, en passant par la route à 2 voies étroites ou se croisent de justesse 2 camions, et dont le revêtement est parfois très abîmé, jusqu'à la highway de construction récente à 2 fois 2 voies, clôturée de bout en bout, cela n'a pas empêché de rencontrer un berger et ses moutons sur le terre-plein central, ou de voir un véhicule y faire un demi-tour en pleine voie. De nombreux camions sont garés sur le bord de cette autoroute, je n'ai pas vu d'aires de stationnement spécifiquement aménagées.

L'accidentologie doit être élevée, nous n'avons pas vu d'accident en route, mais nous en avons vu en ville, en fait des accidents de motos. Plusieurs fois en rickshaw, je me suis demandé quand il doublait en troisième file si ça allait passer, évidemment pas de ceinture ni de casque dans ces véhicules. Même chez les motards le port du casque est loin d'être systématique, on nous a cependant dit que les autorités l'encourageaient. Le contraste peut d'ailleurs être saisissant, à savoir de se retrouver brusquement sur un piste en boue après 20 ou 30 km d'autoroute, et de croiser une superbe station service le long de cette piste de boue.

Il ne faut pas non plus être surpris de l'extrême diversité de ce que l'on croise sur ces routes, y compris même sur des routes de liaisons à 2 voies larges récemment construites.

Des motos, des voitures, petites comme

Un petit restaurant

A midi, nous nous sommes arrêtés à un petit restaurant, l'hôtel Swathi, en contrebas d'un pont de l'autoroute en construction. Il est situé comme très souvent dans une rangée de boutiques, qui ont chacune 3 ou 4 mètres maximum d'espace en façade. Le repas se prend

gros 4x4, des vélos, mais aussi des troupeaux de vaches, buffles ou chèvres et des gens à pieds, sans oublier les chiens partout. Quoique sur une grand-route on voit moins qu'en ville de rickshaws ou de charrettes attelées à des bovins.

Le croisement ou le dépassement des camions sont l'occasion de surprises. D'abord si la route est étroite, le camion frôle de si près notre autocar qu'on se demande si ça va passer, surtout si le camion a un chargement énorme, ce qui est fréquent. Ne perdent-ils jamais rien en route ? Les gens sur le camion sont aussi source d'étonnement. Comme ce chauffeur avec un petit garçon sur les genoux, ou les gens debout dans la benne derrière la cabine et qui nous saluent.

Quelque part, nous arriverons en un lieu où on voit des carrières (ou une mine ?), avec une centaine de camions-bennes en file le long de la route, en attente de chargement.

Nous avons croisé un camion avec cette propagande : Stop child labour, save rain water, no medicine for soils (arrêtez le travail des enfants, gardez l'eau de pluie, pas de chimie pour les sols).

J'ai vu beaucoup de champs de maïs dans cette zone.

La route passe parfois le long d'une digue et même sous le niveau de l'espace inondé que celle-ci retient, s'agit-il d'un fleuve fréquemment en crue, de marécages, d'un lac naturel ou artificiel ?

J'ai vu aussi le long de certaines routes, installées à intervalles réguliers, 100 mètres ou 200 mètres peut-être, des pompes manuelles à eau, sur des kilomètres, toutes du même type en métal gris.

donc dehors en terrasse. Toujours vaisselle en acier inox, pub Coca-Cola omniprésente.

Sommes-nous une aubaine pour le restaurateur, 25 convives d'un seul coup ?

A la fin du repas Jean-Philippe enfle les bretelles de son accordéon, quelques chants se

sont ébauchés. Une vingtaine d'Indiens se sont approchés, et le contact s'est noué. Qui a dit que

la musique est une culture universelle ?

L'arrivée

Nous avons continué notre route et sommes arrivés à Anegundi la nuit déjà tombée, avec à nouveau la pluie du soir, très intense.

Certains ont été logés à Wild Grass, notre lieu de rencontre pour ce séjour ici. Pour notre part, nous sommes logés quelques centaines de mètres plus loin, dans une guest house spartiate nommée Sampegay (ou Champa). Deux lits, des murs blancs, aucun meuble, une salle de bain simplissime, pas de vitre aux fenêtres, des volets à fermer avec un simple taquet de bois, et un tout petit cadenas pour fermer la porte. Pas de plafond non plus, la

tôle ondulée non peinte en vision directe. Depuis ce séjour ici, je sais que la société Tata fabrique aussi de la tôle de toit, son sigle est tous les 50 cm sur ces tôles. Notre guide des jours suivants, Viru nous y a conduits avec nos bagages dans une superbe 4x4 rouge. Il faut dire qu'il pleuvait beaucoup.

Notre hôtesse est charmante, elle propose de l'eau chaude pour la toilette (le chauffe-eau est en panne). Elle dit qu'elle est à notre disposition pour tout ce dont nous aurions besoin.

Anegundi et Hampi

Le mardi 23 octobre – découverte d'Anegundi

Ici comme ailleurs en Inde, le soleil se lève tôt vers 6h, d'ailleurs le calage sur le soleil doit être différent de la France, car comment expliquer qu'après 10h d'avion, il n'y ait que 3h30 de décalage horaire.

Aux aurores, nous sommes

réveillés par de la musique indienne dont nous n'identifions pas l'origine. Elle sera interrompue un moment par le muezzin musulman qui appelle à la prière. En fait nous comprendrons plus tard qu'il y a « concurrence » religieuse entre Hindous et musulmans.

Des temples

En matinée nous traversons le village pour aller voir les temples hindous

Le village est pauvre, quasi pas de voitures, quelques motos, des rues très mal asphaltées. Des maisons et même des bâtiments plus longs en ruines. Des chiens et des bovins partout dans les rues, des enfants aussi, qui comme ailleurs cherchent le contact. Des portes en pierre de construction certainement très ancienne ferment certaines entrées du village; en fait c'est un village historique, autrefois capitale d'un royaume.

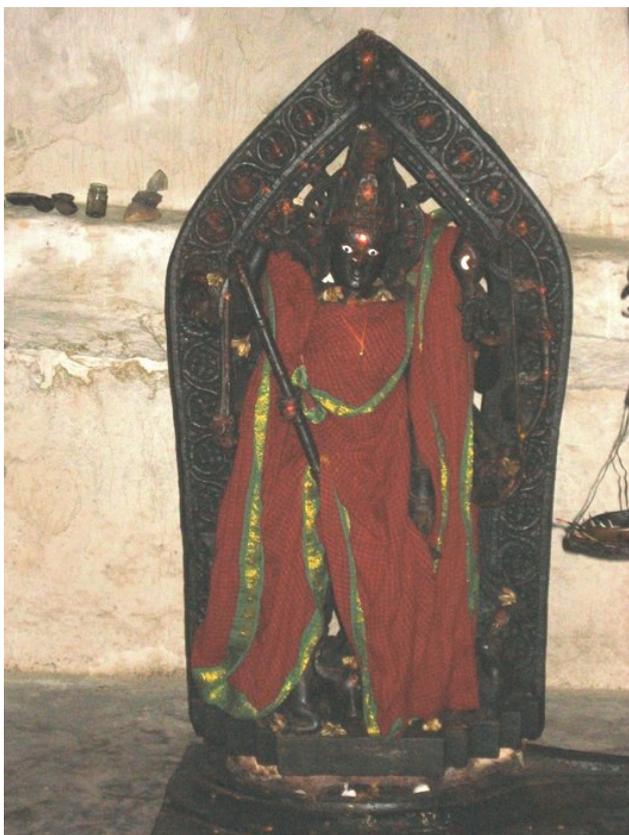
Nous arrivons aux temples, au bord du fleuve Thungabhadra, fortement grossi par les

pluies des derniers jours. Il est beaucoup plus large que la Cauveri d'il y a 4 jours. Un temple d'ordinaire au sec a les colonnes à moitié immergées.

Viru qui semble tout connaître ici, nous les fait visiter les uns après les autres. Certains de ces temples de pierre granitique sont peints en blanc. Un temple est souvent composé d'une cour extérieure, puis d'un espace couvert par un toit plat porté par des colonnes en pierre de section carrée, mais sans mur, donc ouvert sur l'extérieur, en fin au centre ou au fond de la construction, une petite pièce carrée entourée elle de murs abrite la statue d'un dieu, au visage et surtout au regard expressif, la statue est

habillée, et l'on dépose devant elle les offrandes. Des bougies ou des lampes à huile sont allumées.

Sur les murs de temples, de nombreuses pierres plates et rectangulaires sont sculptées de silhouettes du panthéon hindou. Ils sont très anciens, un réalisateur français est venu tourner ici, nous dit-il. Il nous explique qu'un travail de réhabilitation de ces monuments historiques est en cours. Certains temples, pas tous, sont encore utilisés pour les rites hindous. Au-delà des temples, un ermite vit au milieu de gros rochers, à l'abri d'une grotte. Si l'on n'est pas très attentif, on peut passer devant lui sans l'apercevoir.



Au bord du fleuve, un petit parapet de quelques mètres est composé d'une vingtaines de ces pierres plates sculptées de silhouettes divines, ou d'animaux (ce qui est sans doute la même mythologie, par la croyance en la réincarnation).

L'ensemble de ce site est embelli de nombreux arbres qui portent des fleurs, blanches, jaunes, orangées.

Viru et Dev nous content ici devant les flots la légende hindoue de Rama, de son épouse Sita et du roi des singes Hanuman, avec une histoire de flèche qui a traversé le fleuve, c'est la

légende du Ramayana. Désolé mais je n'ai pas tout retenu.

Des femmes lavent le linge au bord du fleuve, l'une d'elle a glissé sur une pierre humide et savonneuse, sa glissade s'est interrompue juste au bord de l'eau, cette eau n'est pas transparente, mais colorée de sédiments gris-beige. Des pantalons sèchent à plat sur des plaques de rocher du bord du fleuve et des sarees sur les murets.

Des embarcations traditionnelles rondes à fond plat en végétaux tressés attendent le long de ces murets, elles sont de forme ronde, d'un diamètre de 2 à 3 mètres, avec des bords évasés d'une cinquantaine de centimètres, le fond est rendu étanche par du bitume.

Au retour de cette visite, nous observons les cueilleurs de noix de coco monter et descendre avec une agilité surprenante le long du tronc des cocotiers. La noix de coco est présente partout en Inde, on peut la consommer fraîche comme boisson désaltérante au bord des routes et en ville, une marchande vous la coupe d'un coup de machette et vous en buvez le lait à paille, ensuite elle continue de vous la découper si vous voulez en déguster la chair blanche.

En revenant dans le village nous regardons un bébé de quelques mois en train de se reposer dans un hamac suspendu à un arbre devant une maison, seuls les pieds dépassent. Il est gardé par des gens âgés, pendant le travail des parents ? Notre intérêt pour le nourrisson a créé le contact avec son entourage.



Nous croisons aussi quelques petites mosquées dans ce village.

Rencontre avec Shama Pawar Shapiro – mardi 23 en fin de matinée

Elle a fondé The Kishkinda Trust (TKT).
(<http://www.thekishkindatrust.org>)



Elle est peintre, était venue visiter cette région il y a 13 ans, et a trouvé Aneundi très beau. Elle a décidé de donner 20 ans de présence ici, ça fait déjà maintenant 10 ans.

Cet endroit comprend 29 villages et des sites archéologiques.

On recense 3800 habitants dans ce village, et 40.000 dans les 29 villages.

Elle veut créer un exemple vivant de conservation du patrimoine tout en favorisant le développement pour les habitants. Elle a voulu utiliser les ressources locales : la fibre de banane. 250 femmes y travaillent.

Pour le patrimoine : faire des suggestions aux politiques.

On pratique l'agriculture biologique

Le tourisme : le développer avec les locaux, leur laisser la propriété des maisons améliorées.

L'éducation : créer un bon environnement d'apprentissage pour les enfants (la bibliothèque : accueil après l'école).

La santé : un centre de santé pour les 29 villages, il était gouvernemental, on y a créé la confiance, on fournit aussi une aide individuelle aux malades.

Le pont en construction ? il risque de changer la vie, ils s'y opposent car il risque de changer les circuits de circulation, le gouvernement va changer les plans initiaux pour éviter cela.

Les femmes sont impliquées dans toutes les activités (artisanat, bibliothèque, etc), elles veulent faire de l'artisanat de bonne qualité, elles sont formées aussi à la gestion de projet.

La présidente de l'association a de bons rapports avec le gouvernement local.

Avant les femmes travaillaient dans l'agriculture ou restaient à la maison, elles ne pouvaient pas aller dans les principales rue du village et donc elle ne pouvait pas les rencontrer. Et donc Shama restait dans son bureau.

La première qui est venue est une musulmane voilée, la deuxième une intouchable qui balayait les rues.

Au départ les hommes n'acceptaient pas qu'elle les voie, ensuite ça a changé quand ils ont compris que l'activité des femmes était bénéfique (en particulier gagner de l'argent avec l'artisanat).

Il y a des femmes au gouvernement local grâce aux quotas, mais ce sont les maris qui sont derrière en fait.

Des jeunes filles ont des projets, en matière d'art, de commerce, de bibliothèque, de santé : elles ont confiance en elles, il y a même des filles qui apprennent l'escalade avec des garçons.

L'homme ici est paresseux, comme c'est irrigué, il n'y a pas de gros travail agricole, ils se considèrent comme des Lord Land. (seigneurs de la terre).

C'est une chance pour les femmes car elles accèdent à un pouvoir que leur donne leur travail, c'est plus difficile pour les jeunes hommes.

Ils bénéficient de financement de l'Unesco, du ministère du tourisme, et de l'UNDP (united nations development program)..Le ministère du textile avait financé puis a arrêté (ce qui a perturbé l'accès à l'électricité).

Les fonds doivent transiter par le gouvernement local, ce qui génère des retards.

Le ricin se boit seulement, on fait bouillir les graines, puis on récupère l'huile, on la mélange à du miel pour diminuer le mauvais goût.

Depuis que les femmes travaillent, elles sont en meilleure santé.

Wild Grass lui appartient, mais elle fait travailler des gens de la communauté.

Les femmes ont 2 à 5 enfants, il y a une évolution lente de la démographie, la plupart ne quitte pas le village.

Le Conseil d'Administration du Kishkinda Trust a 5 membres, 3 villageois, une personne d'Hospet qui est présidente, et elle-même. Il y a 15 personnes qui dirigent. Ils vivent du tourisme : étudiants, des gens qui viennent pour étudier et connaître, on ne veut pas trop de touristes (ils filtrent), ils ne

veulent pas de tourisme de masse ce qui serait un désastre, il faut apprendre aux gens à gérer progressivement le tourisme.
Si le gouvernement veut promouvoir plus le tourisme nous apprendrons à gérer, être reconnu patrimoine mondial de l'Unesco les protège.

Le repas

Nous allons déjeuner à la mi-journée sur la place du village, au bord du fleuve. Là est aménagé un espace qui sert aussi pour les spectacles. Il se présente ainsi : une terrasse en pierre de forme carrée, de 7 m sur 7 m environ couverte d'un toit de bambous et de palmes séchées soutenu de piliers de granite, ça ressemble un peu à nos kiosques de jardin public, mais de forme carrée et non hexagonale. Autour sont disposées pour les spectateurs environ six rangées de bancs en granite aussi, dont la hauteur s'élève légèrement du premier au dernier.

Cet espace est entouré d'arbustes fleuris.

On nous a servi là un repas traditionnel indien sur des feuilles de bananiers.

Une Française vit ici depuis longtemps, elle vient partager le repas et discuter avec nous. Elle dit qu'actuellement elle vit souvent retirée dans sa maison, que tout le monde la connaît. Sa fille est née ici. Certains iront la rencontrer chez elle un peu plus tard. Elle nous dit qu'il y a ici beaucoup d'hommes alcooliques, elle n'a pas l'air de beaucoup les aimer. Elle signale encore que l'alcoolisme existe aussi chez les femmes. Elle nous a dit aussi que les tensions inter-religieuses entre hindous et musulmans (qu'elle évaluent à 20 % de la population) augmentaient, surtout depuis certaines actions violentes d'extrémistes ces dernières années.

A la fin du repas, une marchande de fruits est venue nous proposer ses articles. Frais et délicieux.

Le village d'Anegundi

Puis l'après-midi,
nous sommes partis visiter le village.

Beaucoup de maisons très modestes, de petite taille, peintes de couleurs vives pour la plupart. Les toits sont en tuiles, en tôle, ou en végétation tressée ou non. Quelques signes de modernité comme des téléphones publics jaunes fixés sur un simple poteau, sans cabine.

Les bâtiments officiels sont peints des 3 couleurs du drapeau indien.

Une maison en chantier : un large auvent devant l'entrée, supporté par des piliers de bois ouvragés, un homme qui remplit de sable des vasques d'environ 20 litres de contenance, puis les pose sur la tête de femmes qui les portent à l'intérieur.



Sur une place un char religieux moins ouvragé qu'à Belur.

Le couple de zébu attelé à une charrette est un moyen de transport banal, les roues sont cependant à pneus.

Quelques plants de ricin poussent autour des maisons.

Sur les rochers au loin, les singes nous observent.



Toujours les enfants qui veulent être pris en photos. Les petites filles en particulier sont très bien habillées, de sarees et jupes très colorées, avec parfois quelques bijoux, aux chevilles par exemple.

A la bibliothèque du village, nous avons été reçus par deux femmes. Daniel leur a demandé quels étaient les livres les plus demandés. Par les adultes, c'est un livre de spiritualité, de sagesse, de philosophie, écrit en langue Kannada, elles nous l'ont montré, elles ont dit que l'auteur est bien connu ici. Par les enfants, c'est une bande dessinée qui raconte l'histoire et la culture locale.

Puis nous avons visité le lieu où se fabriquent les objets en fibres de bananiers. Du produit brut au produit fini, pas de sous-traitance !

On a vu comment à partir de longues pièces d'écorce fines (plus d'un mètre de long, sur 10 à 20 cm de large), on arrive à faire des fils de différentes épaisseurs, avec les mains et les pieds pour l'essentiel, le nombre d'outils est restreint. Puis avec des modèles et des guides, ils (surtout elles, beaucoup de femmes travaillent ici pour peu d'hommes) fabriquent divers objets tissés, comme des sacs ou des boîtes par exemple, et d'autres objets bien plus élaborés (tapis, etc); Nous avons vu aussi l'endroit où l'on teint le fil, avec des teintures naturelles qu'ils fabriquent aussi.



Tout ceci est vendu dans une boutique au coeur du village, où plus tard nous passerons un moment, moment naturellement mis à profit (pour le leur) pour de multiples achats.



Le char d'Aneundi

Traduction d'une stèle située au centre du village

Anegundi est identifiée comme la capitale du royaume mythique de Kishkinda mentionnée dans le Ramayana. Anegundi a une histoire plus longue que Hampi-Vijayanagara, datée jusqu'au temps d'Ashoka au troisième siècle avant Jésus-Christ. C'était déjà une ville bien établie quand Vijayanagara fut fondée au milieu du quatorzième siècle. Il continua à être une implantation majeure après la catastrophe de 1565, étant le siège de la dynastie Devaraya, qui a survécu jusqu'aujourd'hui.

Les monuments dans et autour d'Anegundi témoignent de son prestige historique. Des colonnes réemployées et d'autres fragments datant du 11e – 12e siècle sont incorporés dans le temple Ranganatha qui donne sur le centre de la ville, et le matha (temple) restauré situé dans les champs hors de la ville au sud. Les murs et les portes qui entourent la ville comme le temple jaïn daté de 1402 au milieu de la ville appartiennent au début de la période Vijayanagara, et aussi le Chintamani Shrine surplombant le fleuve Tungabhadra. Le Gagan Mahal, toutefois, date du 17e siècle quand Anegundi était un poste extérieur du dernier empire Vijayanagara basé à Chandragiri dans le sud de l'Andhra Pradesh. C'est aussi de cette période que date la citadelle fortifiée en haut de la colline rocheuse à l'ouest de la ville. Le palais des Devarayas au milieu de la ville est plus récent, mais il est certain qu'il remplace une structure plus ancienne.

Anegundi sur les chutes du fleuve Tungabhadra au coeur de la zone des monuments de Hampi, est inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1986 reconnaissant son importance historique et archéologique.

Rédigée par le Dr George Mitchell, 2005 pour le Kishkinda Trust, financée par le Ministère du Tourisme du Gouvernement Indien.

Les environs d'Anegundi

Plus tard dans l'après-midi, sous une pluie battante, nous partons dans le petit car, visiter les alentours. Nous sommes en pleine nature rocailleuse, il s'agit de collines de gros boulets de granite rose, de quelques mètres à quelques dizaines de mètres de diamètre. On dirait que le maître de la nature a jeté ici pêle-mêle des centaines d'immenses sphères ou ellipses pour agrémenter le paysage. Les Indiens connaissent les légendes qui expliquent cet aspect si particulier. Ce paysage a quelque chose de méditerranéen. Seuls les singes qui courent au loin de pierre en pierre nous rappellent que nous sommes sous les tropiques. La végétation

trouve à s'enraciner entre les pierres. Quelque part, ce granite rose est plus plat, et gris. En nous approchant, nous constatons qu'il s'agit en fait d'une carrière. Cette pierre s'oxyde donc.

Nous nous arrêtons à hauteur d'un village en pleine nature où est groupé un ensemble d'habitations de bois recouvertes de palmes. Quelques murs sont en dur, quelques pierres plates sont disposées entre certaines maisons, quelques toits voient leur étanchéité améliorée par de la toile en plastique bleu-roi.

Des buffles noirs et des poulets blancs circulent entre les habitations. Une adolescente

semble faire la lessive accroupie devant une grande bassine en terre cuite. Lorsqu'elle nous aperçoit, une femme sort, rentre précipitamment chez elle et revient en ayant enfilé des habits de fête; évidemment les appareils photos crépitent; à côté d'elle une femme plus jeune vêtue de marron foncé, et 2 filles d'une dizaine d'années vêtues de robes colorées, où dominent l'orange le blanc et le bleu. La plus jeune tient à la main un magazine écrit en langue Kannada.

Derrière, d'autres personnes, des femmes si je me souviens bien viennent voir cette troupe

Un peu plus loin, nous arrivons dans un endroit au bord d'un lac, avec un canal, il s'agit d'un lac de retenue dont le barrage domine la plaine, dans la pénombre de la nuit qui s'approche, je pense distinguer des bananeraies.

Nous sommes assez régulièrement abordés par des enfants qui demandent ici aussi des « school pens ». Ce sujet, et la question de

A Anegundi, les pannes de courant sont fréquentes, il me semble que chaque dîner, que nous prenons la nuit tombée, dans la salle à manger de Wild Grass, a été interrompu par une plongée brutale dans le noir. Heureusement au bout de quelques minutes le groupe électrogène démarre. C'était à peu près la même chose dans le Coorg. L'alimentation électrique en campagne est perfectible.

Salle à manger à Wild Grass est un grand mot, en fait il s'agit d'un espace carrelé

Le mercredi 24 octobre 2007

Le matin : visite au centre de santé

Avant de partir, j'en profite pour faire un petit tour dans le domaine Wild Grass où la plupart sont logés, chambres simples, moins spartiates qu'au guest-house pour les couples, mais aussi dortoirs communautaires pour les

d'étrangers qui débarquent. Elles ont des tenues plus ordinaires. Dans un bâtiment à poutres de bois et toit de palmes sans murs, une chèvre est suspendue par des lanières, les pattes dans le vide à quelques centimètres du sol, est-elle blessée ?

On nous dira que ces gens sont des Gipsys, qui sont assistés par un programme d'aide locale, et sont habitués à voir des gens de l'extérieur, ce qui explique cette attitude très démonstrative qui a étonné beaucoup d'entre nous.

Et comme surgies de nulle part, tout à coup sur la route déroulée au sommet du barrage un groupe de femmes, d'où viennent-elles ? Où vont-elles ? Sans doute au village que nous venons de quitter.

la prise de photos seront au centre de nos discussions du soir.

légèrement surélevé, avec quelques piliers en granite taillé grossièrement ou colonnes en bois qui supportent un toit qui nous abrite de la pluie, mais il n'y a aucun mur. Ce n'est pas désagréable de dîner ainsi en plein air, sans être pour autant inondé par ces pluies fréquentes le soir.

Ce soir en rentrant au guest-house, notre hôtesse cherche à discuter, nous demande ce que nous pensons du village. Elle travaille à la boutique de fibres.

autres. Ce centre occupe un vaste terrain planté de palmiers avec un bâtiment central et plusieurs bâtiments annexes. Un atelier de menuiserie sous les palmiers dans un coin du parc.

Rencontre au centre de santé du village d'Anegundi, mercredi 24 octobre 2007

Nous avons rencontré le jeune médecin-chef, et son équipe en fin de matinée. Saluons d'abord la sympathie de l'accueil, avec visite du centre, et de son jardin de plantes médicinales.

Saluons aussi la disponibilité de ce médecin qui nous a consacré environ 2 heures. Quel généraliste français, aurait, de façon relativement impromptue, le loisir de consacrer 2h de son temps en pleine journée à un groupe de visiteurs ?



Le jardin de plantes médicinales a un rôle pédagogique.

A l'intention des écoles, des groupes et des particuliers, qui peuvent découvrir les plantes apprendre à les planter et les utiliser. Avec le but de se soigner de façon autonome.

Lors de la visite de ce jardin, on nous explique que les troubles et pathologies fréquentes ici sont la malaria (*plasmodium vivax* et *falciparum*), les ictères, les infections respiratoires et la tuberculose, des allergies de peau, des anémies, des troubles articulaires chez les gens âgés.

Nous voyons diverses affiches d'information sanitaire, dont une qui parle de l'*aedes egypti* et du chikungunya.

Puis nous entrons dans les locaux. Notre collègue nous montre le laboratoire de biologie où ils recherchent au microscope les plasmodiums, il nous montre même une lame avec le parasite, et la courbe statistique de répartition des cas de malaria au cours de l'année, relativement homogène, mais avec un très fort pic en mai. Heureusement nous sommes en octobre.

Enfin, nous sommes reçus dans une salle de réunion, et il entame un dialogue avec questions-réponses. Il dit qu'il nous accueille avec plaisir et est ouvert à toutes suggestions.

Le centre de santé est gratuit pour tous y compris les voyageurs. Il est équipé d'informatique qui permet une lecture automatique à distance des électro-cardiogrammes.

Il y a des pathologies psychiques, comme des retards mentaux et l'alcoolisme. On envoie à l'hôpital ce qu'on ne peut pas traiter ici.

Il n'y a ni radiologie ni échographie.

Le laboratoire, à part la goutte épaisse, fait la biologie courante. Le diabète est fréquent.

Un programme national encourage la stérilisation féminine après 2 grossesses. Mais la vasectomie est rare, inférieure à 2 % dit-il.

Le suivi de grossesse est très encouragé. Avec une consultation par mois lors du 1er trimestre, 2 consultations lors du 2e trimestre, et 3 lors du 3e trimestre. 80 % des accouchements se font à l'hôpital. Si on accouche à domicile, une allocation de 500 roupies est versée, elle est de 700 si l'on accouche en hôpital. Des accouchements peuvent se faire ici, s'il y a un problème, l'hôpital est à 12 km.

Ici il pose des DIU. On distribue des condoms et des pilules. Le DIU est la première contraception utilisée, puis les condoms.

Les maladies des enfants : diarrhées, pneumonies.

Il ne fait pas de petite chirurgie ni d'orthopédie, ceci est fait à l'hôpital. Mais il fait des sutures.

Il y a des médecins traditionnels dans les villages. Lui est formé à la médecine ayurvédique et à la médecine scientifique moderne, c'est de la médecine intégrative.

La formation médicale continue : tous les 3 mois au district, la formation universitaire dure 5 ans plus 1 an et demi de stage. Se forme-il par internet ? Il n'a pas vraiment le temps.

Lui est ici depuis 6 mois, il ne sait pas pour combien de temps encore. S'il y a plainte des villageois, il pourrait partir, s'ils sont contents de lui ils peuvent demander à ce qu'il reste.

Il ne fait pas de visites à domicile. Il va dans les petits centres une fois par semaine où y exercent un homme et une femme aide-soignants.

Il y a peu d'enfants soignés ici, ils sont envoyés en pédiatrie.

On développe des programmes de prévention : lèpre, malaria, éléphantiasis, tuberculose.

80% des hommes boivent, 30 à 35% sont dépendants de l'alcool.

HIV : oui, peu important.

Les femmes ne fument pas, 90% des hommes fument.

A la mi-journée nous partons vers Hampi, la merveille classée par l'Unesco, qu'il faut des jours pour visiter. La rivière est beaucoup trop haute et court bien trop vite pour que nous puissions traverser (Hampi est en face d'Anegundi) dans les embarcations traditionnelles. Il faut donc prendre la route, faire un long détour jusqu'à un pont, qui dépasse

à peine de l'eau d'ailleurs. Un pont est en construction au sud d'Anegundi, cependant certains craignent son influence négative sur la préservation patrimoniale du village.

Le repas le midi nous est servi dans un restaurant de plein air sur des gradins de pierre au bord du fleuve.

Les temples d'Hampi

Je poursuis l'après-midi avec le groupe qui a décidé de visiter avec un guide. Il sera tout à fait intéressant, discutera facilement et nous fera découvrir la ville sacrée grâce à un circuit que nous n'aurions pas pu réaliser de façon aussi pertinente, seuls dans cet immense site inconnu.

Il nous explique d'abord l'histoire, cette ville appelée aussi Vijayanagar était la capitale d'un empire, elle a été soudainement détruite par une invasion musulmane venue du Deccan en 1565. Les musulmans ne l'ont pas occupée après leur conquête, et elle est restée ainsi oubliée plusieurs siècles.

La visite commence par le très grand complexe religieux appelé Virupaksha. C'est un ensemble complexe de salles, de sortes de couloirs couverts, de cours intérieures, avec colonnades et sculptures autour comme à l'intérieur des constructions. Certaines sont encore en activité pour le culte. A l'entrée un éléphant grisé regarde les touristes.

Puis nous grimpons sur la colline Hemakuta, qui offre une vue d'ensemble sur ces temples. Nous continuons la visite de constructions moins importantes jusqu'à arriver au petit temple de Ganesh (le dieu éléphant) près de la route d'accès. Ganesh est assis, protégé par un large toit carré en pierre supporté par 2 rangées de colonnes disposées en quadrilatère en pierre aussi, sans aucun mur. Un peu au-delà, notre guide nous introduit dans un dernier temple d'une taille respectable, avec la statue de la divinité Ugra Narasimha au large sourire bardé de canines pointues et aux yeux globuleux. Ici on peut entrer sans enlever les chaussures, car il est abandonné pour le culte, notre guide dit que c'est un « dead temple ».

Nous terminons par la découverte d'un ensemble composé d'un grand bassin rectangulaire, avec de longues colonnades couvertes. Difficile de se souvenir de tout tellement les monuments sont nombreux.



Virupaksha

Un spectacle

Le soir, nous sommes invités au spectacle à la place du village, nous nous asseyons sur ces bancs en granite, disposés à la façon de gradins sur plusieurs côtés de la scène couverte où nous avons déjeuné antérieurement.

Délicate attention, on dispose autour de nous des bâtonnets qui se consomment en dégageant une fumée qui repousse les moustiques.

Ce spectacle nous est présenté par une tribu de chasseurs, le chef de groupe qui dirige le spectacle est handicapé moteur de façon importante. On nous présente une succession de morceaux de danse et de musique. La musique est vocale, soutenue par des tambours. Lorsque ce sont les hommes, la musique est très intense, rythmique, avec des mouvements très acrobatiques. Ils sont vêtus de façon très colorée, bleue, rouge, jaune, noire, un morceau est joué par des hommes tout en blanc, du turban aux jambes, seule une ceinture rouge contraste.

Les morceaux de danse sont parfois

mixtes, les filles en rouge sombre à gauche tête nue et les garçons en blanc y compris le turban à droite.

Lors d'un morceau, les musiciens vêtus de rouge et bleu dansent avec leurs percussions de bonne taille !

Toutes et tous dansent pieds nus.

Vers la fin du spectacle le petit garçon de notre guide Viru, monta sur la scène, et osa (il semble avoir 4 ans) des sauts acrobatiques impressionnants, puis nous sommes tous invités à venir danser avec eux !

Tout à la fin ils s'alignent pour recevoir nos applaudissements nourris.

Lors du retour vers nos logements, des chiens hurlent au milieu des rues, sans comportement agressif cependant. Quelques boutiques sont encore ouvertes. Des gens dorment dans la rue.

Il y a cependant beaucoup moins de boutiques ici que le long des artères des grandes villes.



Le jeudi 25 octobre le matin

Le temple Raghunata

Le long de la route qui nous reconduit à Hampi, en surplomb à droite nous croisons le temple Raghunata sur la colline Malayavanta.

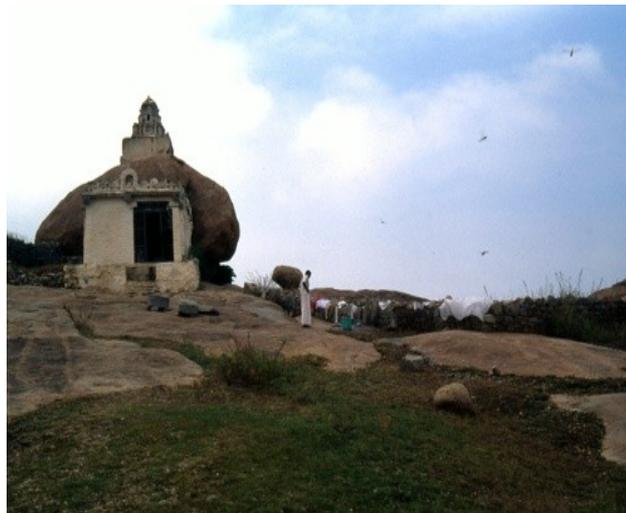
Le paysage est toujours composé de ces gros rochers de granite gris-rougeâtre. Un large chemin d'accès en lacets y conduit en cinq minutes de marche. Nous croisons des rochers éclatés en deux et c'est l'occasion d'observer la technique ancestrale de découpe de la pierre. En effet certains rochers sont creusés simplement de lignes de petits carrés, et nous retrouvons ces petits carrés le long des fissures des rochers éclatés en deux morceaux. Plus tard un guide nous expliquera que dans les petits trous en carré, on disposait des morceaux de bois que l'on mouillait, ce qui fait gonfler le bois, et suffit à faire éclater tout un rocher d'un bon diamètre.



L'entrée du temple Raghunata

Puis nous traversons la porte d'une enceinte, surmontée de cette pyramide asymétrique à sept étages caractéristique des temples hindous. Dès l'entrée franchie on découvre un monument avec sur ses faces des

listes de noms gravés, un peu comme un monument aux morts français. L'enceinte délimite une sorte de grande place où est le temple; ce temple n'a plus d'activité religieuse. Il est comme les autres temples hindous, de forme rectangulaire, avec un toit plat, de très nombreuses colonnades. Et un bâtiment fermé, plus petit que le toit abritait le sanctuaire. Les colonnes sont incroyablement ouvragées, sculptées, avec avec la fois une recherche très détaillée de formes, et des représentations humaines, animales ou divines. Ce travail de la pierre est d'une très grande richesse, foisonnant en fait.



En sortant de l'autre côté de l'enceinte, à l'opposé du côté où nous sommes entrés, on découvre un ermite et son abri modeste en pierre, entouré de quelques autres constructions religieuses beaucoup plus modestes que le temple.

Sur le côté du temple, quelques arbres servent d'aire de jeu à de petits singes qui sautent d'arbre en arbre, ou entre arbres et pierres du temple. Ces singes ont un corps un peu plus gros que celui d'un chat, mais avec des membres et une queue beaucoup plus longs, et ce visage anthropomorphique qui nous interpelle. Attention, ce sont des voleurs nous dit-on, ils aiment les appareils photos et les objets brillants.

Hampi Bazar

Le midi nous déjeunons en nous répartissant dans plusieurs petits restaurants de Hampi Bazar. Ce village est le seul endroit vraiment encore vivant de cette ancienne capitale. Les boutiques y sont nombreuses, mais comme dans les autres lieux touristiques, les

marchands sont parfois envahissants. On croise ici quelques touristes à l'allure occidentale, jean débraillé et longue chevelure, le regard un peu enfumé, qui semblent chercher leur voie dans cet Orient mystérieux.

La ville royale

Notre guide nous rejoint et nous emmène cette fois en rickshaw avec un circuit plusieurs étapes : la ville royale qui est très étendue, plus le temple Vithala.

On débute par le Prasanna Virupaksha plus connu sous le nom de Underground Siva Temple. Ce temple est entièrement construit dans une grande excavation. Le toit est au niveau du sol d'origine, on ne peut pas aller partout car il est inondé en partie.

Il est composé de plusieurs salles alignées et reliées par des couloirs avec colonnades. Son style permet de le dater du XIVe siècle.

Au-delà on traverse une zone ruinée où l'on ne voit que des restes de murs dépasser un peu de l'herbe.

Puis c'est le palais de la Reine, ou palais du Lotus, parfaitement conservé. Cette

construction est très jolie, très équilibrée, au milieu d'un jardin bien soigné.

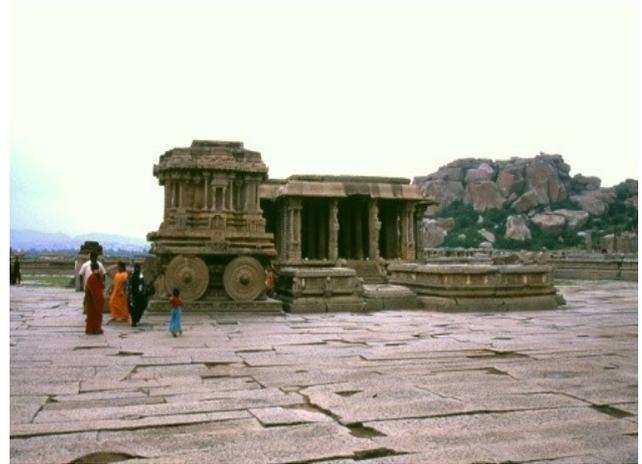


Palais de la Reine

Un peu plus loin nous arrivons devant un imposant bâtiment long et rectangulaire : les étables des éléphants de l'Etat (Elephant's Stable). Ce magnifique ensemble d'architecture indo-islamique du XVe siècle est composé de onze étables alignées et reliées entre elles par des portes intérieures en forme d'arche. Chacune est surmontée d'un dôme différent, sauf celle du centre qui était rehaussée d'une tour de style hindou, ce qui n'a pas plu aux envahisseurs qui l'ont détruite, nous dit notre guide.

Quelques minutes de rickshaw et nous voilà au Vithala Temple des XVe et XVIe siècles. C'est un monument majeur du style Vijayanagara, dédié à l'avatar Krishna de Vishnou. A nouveau une large enceinte murale, avec un espace intérieur entièrement dallé de grandes pierres rectangulaires de granite, et plusieurs constructions. Le temple est bâti sur un socle orné de sculptures. Les piliers composites du Sabha mantapa (salle de réunion) sont massifs, extraits de blocs entiers de granite. Certains piliers frappés doucement produisent des notes de musique.

Le plus notable ici est le célèbre char en pierre entièrement sculpté y compris les roues. C'est la reproduction d'un char en bois de procession, il est typique de la période Vijayanagara. Il abrite une image de Garuda, le véhicule de Vishnou.



Dans un coin de cette immense enceinte, une dizaine de femmes accroupies arrachent les herbes qui poussent entre les dalles du sol.

Le temps disponible nous a permis de voir encore le bain de la reine (Queen's Bath), bâtiment carré entouré de hauts murs et d'un promenoir à colonnes, avec des voûtes de forme mauresque et des balcons ornés au dessus du plan d'eau. Il est situé au sud de l'enceinte royale. La façade est une structure simple du style indo-islamique Vijayanagara, en total contraste avec l'intérieur décoré de stuc et de plâtre. A l'est, un canal l'alimente en eau, et une douve tout autour de la structure assurait un apport constant d'eau fraîche. Des ruines de piliers laissent supposer qu'il était surmonté d'un pavillon.

Enfin visite des ruines du palais du roi avec encore debout un aqueduc, et le réservoir Pushkarani de forme carrée creusé dans le sol.

En montant sur une sorte de pyramide (le Mahanavami Dibba) à toit plat encore debout au milieu de ce champ de ruines, on a une bonne idée de l'étendue de cette ville.



Le guide a insisté régulièrement sur les lieux où se faisaient les cérémonies de mariage. A chaque fois que l'occasion se présentait, il nous a expliqué que les bâtiments avec des formes d'inspiration mauresque sont debout, mais que les musulmans envahisseurs de la cité ont détruit les constructions de style hindou.

Train de nuit

Le jeudi 25 octobre le soir

Nous retrouvons le groupe sur le parking défoncé et détrempé de Hampi Bazar. Quelques porcelets zébrés roses et noirs cherchent leur pitance dans les débris. C'est la première fois que je vois des porcs.

Voyage de Hospet Junction (14 km de Hampi) à Bangalore en train de nuit (450 km de 19h à 7h environ), la vitesse moyenne modérée garantit un bon sommeil sans secousses excessives. Les compartiments sont à 8 couchettes, 6 transversales et 2 longitudinales de l'autre côté du couloir sans porte de compartiment, mais pas de bruit excessif. La gentillesse des Indiens, la bonhomie du

contrôleur âgé et le respect des autres permet un bon voyage. Un Indien aida une de nos collègues à correctement positionner sa couchette.

Au départ comme à l'arrivée, foule dans la gare, avec aussi des sacs (de denrées, semble-t-il) partout sur les quais. En Inde les gares sont impressionnantes, la foule, des trains très longs, beaucoup de voies et de quais, des bagages et des marchandises partout, des marchands ambulants, des porteurs. Rien à voir avec la froideur de beaucoup de nos gares européennes.

Bangalore

Le vendredi 26 octobre 2007

Retour à l'hôtel Park Residency.

Rendez-vous est donné à midi au restaurant Tandoor, MG Road à Bangalore, pour une rencontre avec la Dr Kanchan. Puis échange de cadeaux pour remercier nos

accompagnateurs Leila et Dev en fin de repas.

Un peu plus tôt nous avions pensé à John et Joseph.

En quittant ce restaurant nous nous arrêtons là où l'on cuit le pain face au public. La « boulangerie » est dans son local spécifique,

mais au lieu de cloisons, ce sont simplement de grandes vitres qui les séparent du hall d'entrée, ils sourient si on les regarde faire. La cuisson de

la pâte se réalise sur de grandes plaques métalliques bombées. Ce pain s'appelle en fait chapati, ça évoque (de loin) une crêpe.

Rencontre avec la Dr Kanchan

Elle a fait ses études à Delhi, a travaillé 12 ans dans le Coorg, raison de notre rencontre avec elle ce jour, elle y était encore il y a quelques mois. Elle a constaté un gros problème : les belles-mères, mais c'est mieux en ville qu'en campagne, elle a essayé de faire évoluer les choses. Elle a côtoyé principalement 4 maladies : diarrhées, troubles respiratoires, troubles cardio-vasculaires, tuberculose.

Le contexte local fait qu'on pratique le BCG à 1 mois, et le vaccin polio oral (différences avec la France).

Elle veut devenir enseignante en médecine, elle doit donc se réinscrire dans une faculté du Karnataka pour valider ses acquis, puis accéder ensuite à l'enseignement.

Il y a 5 facultés de médecine au Karnataka.

L'après-midi en ville

Promenade et quelques emplettes avant le départ, rencontre avec un américain des USA qui cherche un bon hôtel pas trop cher. C'est la première fois qu'il vient en Inde, il trouve que c'est sale et ne comprends pas bien l'anglais des Indiens. Il semble qu'il n'aime pas trop l'Inde, en tous cas les aspects les plus visibles de la pauvreté. C'est un cadre international.

A Bangalore le jean est assez répandu, beaucoup moins ailleurs. Le grand magasin Levi's du centre ville doit y être pour quelque chose. En effet, contrairement à l'occidental en voyage, qui se croit étatsunien même s'il est européen, j'ai vu très peu de jeans portés par la population locale lors de ce voyage, encore moins de vestes en tissu de jean ou de casquettes américaines.

Les hommes portent chemise à col et pantalon classique. Le pantalon de couleurs souvent unie marron ou gris, parfois blanc. La chemise est soit unie soit à carreaux soit à rayures, toutes les couleurs sont portées, souvent claires. Pour les travaux manuels les

tenues peuvent être parfois différentes, mais pas toujours.

Les femmes sont très majoritairement en tenue indienne traditionnelle : le saree et le pantalon de la même couleur, brodés. Individuellement elles portent une couleur unique, mais chacune différente, certaines sont en rose, d'autres en jaunes, d'autres encore en vert clair ou orange..., c'est l'arc-en-ciel dans la rue. Elles ont très rarement la tête couverte, sauf certaines musulmanes en tenue très stricte entièrement noire.

Le centre ville de Bangalore a beaucoup de grands magasins parfois à plusieurs étages qui ressemblent exactement aux nôtres.

La MG Road est défoncée et encombrée par le chantier de construction du métro.

Cette ville a encore beaucoup de rues étroites très encombrées de véhicules, inadaptées au développement rapide qu'a connu la ville ces dernières années nous a dit Dev.

Départ

Le départ à l'aéroport, vers 21h. Notre avion est annulé : grève d'Air France.

Une longue nuit commence. Cadeaux pour l'anniversaire de Pierre-Jean et pour notre organisateur Patrick.

On finit par nous proposer un transfert

sur Air India : Airbus Bangalore-Bombay entre 4 et 6 h du matin, puis Boeing 747 pour Paris (10 heures de vol), arrivée avec 4 h de retard seulement. Prolongation de l'ambiance indienne, en particulier sur le plan culinaire.



Le fleuve Thungabhadra à Anegundi